

**AUTONOMIE ET
EFFONDREMENT**
Critiques et réflexions

COMPILATION DE TEXTES

CONSEILS DE LECTURE

SUR LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE ET L'EFFONDREMENT

La brochure *Insurrection qui vient et construction identitaire*

Disponible sur infokiosque.net

SUR L'EFFONDREMENT

Renaud Duterme – De quoi l'effondrement est-il le nom ?

Éditions Utopia

SUR LE CAPITALOCÈNE

Armel Campagne - Le Capitalocène : Aux racines historiques du dérèglement
climatique

Éditions divergences

SOMMAIRE

L'effondrement des sociétés humaines est-il inévitable ? Une critique de
la « collapsologie » **P 2**

La plongée des « collapsologues » dans la régression archaïque **P 9**

Contre l'effondrement : agir pour des milieux vivaces **P 28**

Contre l'effondrement : pour une pensée radicale des mondes possibles **P 39**

P 46
Autonomie ... Tu parles !

lieu de devoir parcourir des métropoles énormes en métro. Mais alors on parle de tout autre chose, alors on parle des choix individuels que chacun fait dans sa vie, selon les possibilités que la société offre encore de survivre mieux. Or, il ne s'agit pas de se battre pour mieux survivre, mais pour vivre et ceci n'est possible que par la destruction nécessaire de tout ce qui est pourri dans ce monde. Ce combat n'est pas pour demain, mais quotidien. Et c'est seulement là, que ma vie contient déjà les germes de l'avenir pour lequel je me bats.

« Tout disparaîtra mais... le vent nous portera. »

L'EFFONDREMENT DES SOCIÉTÉS HUMAINES EST-IL INÉVITABLE ? UNE CRITIQUE DE LA « COLLAPSOLOGIE »

Paru sur gaucheanticapitaliste.org

« Comment tout peut s'effondrer » est le titre d'un ouvrage paru en 2015. Pablo Servigne et Raphaël Stevens, les auteurs, reprenaient la thèse de l'effondrement des sociétés popularisée par l'auteur à succès Jared Diamond. Prétendant se limiter au constat d'un effondrement inévitable au vu des diagnostics de la science, les deux auteurs créaient le terme de « collapsologie », autrement dit la science de la catastrophe écologique entraînant l'effondrement de la société humaine. Le terme a eu un certain succès, au point que Le Monde, dans son édition du 14 janvier 2018, a cru pouvoir distinguer la naissance d'une « nouvelle science interdisciplinaire ». Pablo Servigne a bénéficié de nombreuses possibilités médiatiques d'en exposer l'analyse. Voulant en savoir plus et favoriser un débat ouvert sur la « collapsologie » et les « collapsologues », « Moins ! » (un journal d'écologie politique de Suisse romande), a sollicité une contribution de Daniel Tanuro. Tanuro avait déjà proposé une analyse critique de « Comment tout peut s'effondrer », lors de la sortie du livre(1). Dans le texte ci-dessous (publié avec l'aimable autorisation de la rédaction de « Moins ! »), il approfondit le débat.

La « collapsologie » et l'écosocialisme présentent certains points communs mais aussi de sérieuses différences. Il faut souhaiter que le débat permette de les aplanir, ou à défaut de les clarifier. C'est dans cet esprit que cette contribution est écrite. Nous sommes d'accord sur un point important : il ne

« formes traditionnelles »,... Ils défendent dans une certaine mesure le retour en arrière. Mais l'histoire ne revient jamais en arrière. L'apologie du passé pour contrecarrer le présent est la négation de toute perspective révolutionnaire, dans le sens où elle a perdu toute confiance dans la possibilité de quelque chose de totalement différent et s'accroche à une image figurée du passé. La tradition, les communautés paysannes, la campagne, les quartiers ouvriers,... tout cela était-il tellement libre et autonome ? Dans le meilleur des cas, on pourrait dire qu'il y avait peut-être plus de possibilités de révolte à partir de ces situations. Avancer une forme isolée du passé et oublier toute l'oppression qui y était liée est simplement une autre forme de falsification de l'histoire, de mystification – une vieille habitude dont avaient besoin pas mal de subversifs pour ne pas devoir regarder le présent en face ...

Historiquement, il y a toujours eu une différence en termes de perspectives et de pratiques entre ceux qui croyaient à la possibilité d'arriver déjà ici et maintenant à une certaine forme d'autogestion, au moins d'une partie de la réalité (comme la production alimentaire) et ceux qui défendaient que l'autogestion ici et maintenant ne pouvaient être que l'autogestion de la lutte. Sans doute, les vastes réseaux de coopératives ouvrières ont réussi à vendre le pain à un prix plus bas, mais ceci n'a pas signifié un pas définitif vers la destruction de la circulation des marchandises et encore moins vers la destruction du travail comme activité séparée et aliénante. Pourquoi ? Parce qu'il est impossible de soustraire seulement une partie de la réalité au capital. Sa logique, son argent, ses mécanismes pénètrent tout et même les expérimentations d'autogestion les plus glorieuses du passé (incomparables en termes de quantité et d'impact avec ce qui nous est proposé actuellement sous le même terme) n'ont jamais réussi à sortir de ça. En forçant le même raisonnement, on pourrait dire que même « l'autogestion généralisée » comprise comme le but le plus radical du vieux mouvement ouvrier, n'avait pas grand chose à voir avec la destruction du travail. Là réside toute la différence entre l'autogestion, l'appropriation (des savoir-faire, des moyens de productions existants,...) et la subversion de tout ce qui existe.

Pour écarter des malentendus : il n'y a, dans tout ce qui a précédé, aucune intention de nier à qui que ce soit le désir de vouloir vivre mieux et de s'en donner les moyens. Bien sûr, les carottes du potager ont meilleur goût (au sens propre comme au figuré) que celles des supermarchés ; bien sûr, certains préfèrent pouvoir se promener encore un peu dans « la nature », au

s'agit pas d'une crise, au sens où on parle d'une crise économique ou d'une crise de foie, c'est-à-dire de phénomènes passagers. Ce à quoi nous sommes confrontés est infiniment plus grave. Mais l'avenir reste ouvert, malgré tout. C'est la lutte qui est à l'ordre du jour, pas la résignation endeuillée.

Selon le programme international géosphère-biosphère, la soutenabilité de la civilisation humaine dépend de neuf paramètres écologiques. On définit pour chacun une frontière de dangerosité à ne pas franchir. La reconstitution en cours de la couche d'ozone est le seul point positif. La frontière est inconnue pour deux paramètres. Elle est franchie pour trois des six autres : le déclin de la biodiversité, la perturbation du cycle de l'azote et la concentration atmosphérique en gaz à effet de serre.

Contentons-nous d'une indication concernant le changement climatique : les scientifiques situent entre +1°C et +4°C (par rapport à l'ère préindustrielle) le point de basculement au-delà duquel la calotte glaciaire du Groenland se disloquera, entraînant in fine une hausse de sept mètres du niveau des océans. Depuis 2016, le réchauffement est supérieur à 1°C ; nous sommes donc dans la zone dangereuse. De toute manière, sans mesures drastiques, une hausse de 60 à 80cm du niveau des océans est fort probable dans les prochaines décennies. Plusieurs centaines de millions de personnes seront alors contraintes de déménager.

Nous ne serions pas dans cette situation tragique si de sérieuses réductions des émissions de gaz à effet de serre avaient été décidées dans le sillage de la Conférence de Rio, en 1992. Mais les émissions ont augmenté plus vite que jamais. Un record a même été battu en 2017 : 3,7% de hausse ! Au rythme actuel, le budget carbone donnant deux chances sur trois de ne pas dépasser 1,5°C de réchauffement sera épuisé en 2030 ; celui de 2°C le sera en 2050.

Les « collapsologues » en concluent qu'un effondrement est inévitable et qu'il a déjà commencé(2). Ils s'inscrivent dans l'analyse de Jared Diamond : la société scie la branche environnementale sur laquelle elle est assise ; elle s'effondrera par conséquent, comme se sont effondrées d'autres sociétés humaines dans le passé (l'île de Pâques, les Mayas, etc.)(3). Qu'est-ce que cela signifie ? Il ne s'agit pas simplement de l'effondrement d'une structure politico-étatique, comme ce fut le cas avec la chute de l'empire romain, mais d'un « écocide », entraînant le dépassement de la « capacité de charge » et

la disparition d'une grande partie de la population, voire de la majorité de celle-ci. Le succès de cette thèse a été assuré par la métaphore de l'île de Pâques. Selon Diamond, les Pascuans se seraient multipliés jusqu'à être 30 000. Ils auraient détruit l'écosystème en coupant les grands palmiers pour déplacer leurs statues, de sorte que 4/5e de la population aurait disparu. La planète d'aujourd'hui serait dans la même situation. Un effondrement global serait sur le point de se produire.

C'est cette vision que reprennent Pablo Servigne et Raphaël Stevens. Seulement, les choses ne se sont pas du tout passées comme ça à l'île de Pâques. Il est maintenant bien établi que les Pascuans n'ont jamais été plus de 3500. Les grands palmiers auraient disparu suite à la prolifération de rongeurs importés par les Polynésiens. Le mystère de l'arrêt de la production des statues s'explique par des facteurs sociaux. Le coup de grâce à la civilisation pascuane a été porté par une cause extérieure : les raids esclavagistes, qui ont décimé la population.

Des spécialistes des différents cas cités par Diamond se sont associés.e.s pour produire un livre collectif tout à fait remarquable : *Questioning Collapse*(4). Il s'agit d'un ouvrage scientifique, pas d'un livre grand public ; il n'a donc pas eu le retentissement de *Effondrement*. Mais pourquoi des scientifiques comme Pablo Servigne et Raphaël Stevens continuent-ils à citer Diamond ? Pourquoi ne mentionnent-ils pas *Questioning Collapse*, qui conclut que la thèse de l'effondrement environnemental des sociétés du passé n'a aucun fondement ? Ils pourraient le faire parce que, s'agissant du présent, les « collapsologues » ont tout à fait raison : la destruction environnementale fait planer une menace réelle d'effondrement. Les écologistes partagent entièrement cette inquiétude. Par contre, nous sommes en profond désaccord avec la manière résignée de considérer l'effondrement comme un événement à accepter parce qu'il serait inévitable.

Pablo Servigne déclare dans une interview que cette inévitabilité se base sur un « faisceau de preuves scientifiques »(5). Cette affirmation est extrêmement contestable. En vérité, quand des spécialistes de la menace environnementale sortent du strict exposé des faits, deux grandes orientations apparaissent.

La première est celle de chercheur.e.s pour qui la croissance est une vache sacrée. Ils croient que des technologies miracles permettront d'éviter la catastrophe, sans rien changer au système économique. Cette orientation est

manières pour exprimer sa révolte, aussi minimales soient-elles, car il ne s'agit pas du comment elle s'exprime, mais du contenu qu'elle exprime. En revanche, la voie du vagabondage ne remet pas nécessairement en cause la société. Et en ce qui concerne la gratuité, on pourrait dire qu'il s'agit là d'un ersatz à la destruction du capital. Elle reproduit le même schéma, le même placébo, des idéologies cadavériques qui prêchaient l'attente du Grand Soir.

En fait, la stratégie de réappropriation des savoir-faire est elle-même un produit de l'aliénation généralisée qui sépare la forme du contenu. Si les savoir-faire sont un résultat de certains rapports sociaux, cela nous fait porter l'axe sur la transformation de ces rapports sociaux. Un savoir-faire n'a en soi aucune valeur. Apprendre à se battre ou à manier un revolver ne signifie rien en soi. Nombreux sont ceux sur cette planète qui savent tirer – et qu'en font-ils ? Ce n'est que la perspective qu'il y a derrière qui rend la chose intéressante ou pas. Le pourquoi est inséparable du comment.

En outre, tenter de ressusciter les rapports sociaux de jadis est simplement impossible. La destruction par le capital n'est pas réversible. On ne peut pas juste annuler la radiation radioactive. Une fois perdu, perdu pour toujours. Serait-ce une raison alors pour se mettre à pleurer et à se lancer des discours selon lesquels plus rien n'est possible, comme certains acrobates de la théorie critique essayent de nous le faire avaler dans des séries interminables de livres ? Non, ce constat nous oblige seulement à être les deux pieds dans la réalité d'ici et de maintenant et à imaginer quelque chose de nouveau à partir de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Il n'en a d'ailleurs jamais été différemment. Les révolutionnaires n'ont en général jamais aspiré à la conservation, mais, au contraire, à l'ouverture d'une possibilité pour quelque chose de totalement différent. Contrairement à toute une tradition d'architectes et de programmes du « monde nouveau », il semble plus exact d'affirmer qu'à l'ombre de l'Etat, de l'Eglise et du Capital, il est impossible de savoir déjà quel goût pourrait avoir la liberté. La seule liberté à savourer maintenant, se trouve dans la révolte contre l'existant, dans le négatif qui se met à l'œuvre, sans perdre de vue qu'il s'agit d'ouvrir la possibilité de parler du positif, de la construction de quelque chose de nouveau. Comme pas mal de vieux révolutionnaires le disaient, la société nouvelle se fondera sur les ruines du vieux monde.

Les apôtres de la réappropriation des savoir-faire tombent souvent – et ce n'est pas un hasard – dans une adoration acritique des « ancêtres », des

pour entre-temps légitimer la reproduction au quotidien de l'autorité, parce qu'il faudrait attendre les conditions favorables. A juste titre et on ne peut que partager cette critique. La subversion ne consiste certes pas en x heures de militance par jour, ni à faire acte de présence dans les grands combats sociaux pour évaluer le mouvement historique du prolétariat. Elle est, encore une fois, quotidienne.

Ne pas vouloir construire un dehors parce qu'on pense simplement que ce dehors, cet « autre » n'existe que dans la subversion, ne signifie en rien cautionner la reproduction de l'autorité parmi nous. D'ailleurs, nier que nous portons aussi en nous les tares de notre éducation, des mécanismes autoritaires... devient à la limite une affirmation religieuse. L'individu dont on parle assez souvent, n'est pas l'individu abstrait hors de son contexte social : c'est l'individu en chair et en os de maintenant et son désir de s'affirmer toujours plus. Ce n'est pas l'individu détaché, mais l'individu tel qu'il est que nous prenons pour point de départ pour partir à l'assaut de ce monde. Dans nos révoltes, nous sommes tous traversés par les contradictions liées au fait de vivre au sein d'une société que nous voulons balayer. Nier ces contradictions, les compromis quotidiens parce qu'on veut vivre « d'autres rapports » ou parce qu'on est tellement « individu », c'est prêter main forte à une idéologie supplémentaire. Ne nous reste que la révolte dans toutes ses formes, au sein de laquelle pourraient naître les rapports nouveaux tant désirés. Car dépourvues de leur contenu, de leur portée réellement révolutionnaire, les éventuelles formes libres ne signifient plus rien.

Cette société se base entre autre sur l'argent et il faut donc de l'argent pour y survivre. L'argent ne peut exister que parce que la société en a besoin pour régler les rapports entre ses « membres ». La croyance selon laquelle il serait d'ores et déjà possible de soustraire des produits/des services à la circulation marchande se révèle alors une illusion. La limite de ces expérimentations est toute simple : il y a toujours quelqu'un, quelque part, qui paye ou a déjà payé – en temps, en argent, en travail. Une autre proposition serait de vivre, nous au moins, sans argent, en vagabonds. C'est une possibilité, mais qui ne peut prétendre être en dehors du capital et de ses relations, tout comme le vol n'est pas une solution pour ne pas reproduire la circulation des marchandises car, simplement, la consommation en fait aussi partie. De plus, ces deux propositions (la gratuité et le vagabondage) restent très particulières. Les propositions révolutionnaires doivent forcément tendre vers l'universel, être des propositions invitant tout le monde. Tout le monde peut trouver des

nettement majoritaire. Dans le 5erapport du GIEC (qui fait la synthèse des travaux existants), plus de 90% des scénarios visant à rester sous 2°C de réchauffement sont basés sur l'hypothèse d'un déploiement massif de la bio-énergie avec capture et séquestration du carbone (une forme de géo-ingénierie pleine de risques écologiques et sociaux).

La seconde orientation, très minoritaire, émane de chercheur.e.s pour qui la croissance est une calamité mais qui imputent la responsabilité de la catastrophe au genre humain. La technologie et la production sociale, selon elleux, seraient productivistes par définition. L'idée que la société actuelle va droit dans le mur parce qu'elle a pour but le profit de capitalistes qui se battent pour des parts de marché ne les effleure même pas. Du coup, réduire la population est pour ces gens la seule solution. Certain.e.s disent carrément que la Terre est malade de l'humanité. La disparition du genre humain leur semble plus facile à imaginer que celle du capitalisme, qui n'existe pourtant que depuis deux cents ans...

D'une manière générale, ces deux orientations ont en commun de faire comme si les rapports sociaux de la société capitaliste relevaient de lois naturelles. Or, au lieu de critiquer « la Science » sur ce point, les « collapsologues » l'imitent.

Dans l'interview citée plus haut, Pablo Servigne explique que l'effondrement est inévitable parce que « notre société est basée à la fois sur les énergies fossiles et sur le système-dette » : « pour fonctionner, elle a besoin de toujours plus de croissance », or « sans énergies fossiles, il n'y a plus de croissance », « donc les dettes ne seront jamais remboursées », donc « tout notre système socio-économique va s'effondrer », dit-il. La même analyse est développée dans l'ouvrage écrit avec Stevens.

Or, on ne peut pas mélanger ainsi les pommes des combustibles fossiles et les poires de la dette ! Les entreprises fossiles et leurs actionnaires ne veulent pas arrêter d'exploiter les stocks fossiles parce que cela ferait éclater une bulle financière, OK. Mais cette bulle est composée de capitaux fictifs. C'est le produit de la spéculation. Cela n'a rien à voir avec le monde physique. Aucune loi naturelle ne dit que la facture de l'éclatement de la bulle de carbone doit être payée par le reste de la société. Aucune loi naturelle ne dit donc que cet éclatement doit faire s'effondrer la population mondiale. Aucune loi naturelle ne dit non plus que la seule manière d'échapper à cette menace est de « faire son deuil » et de se retirer à la campagne pour fonder

de petites communautés résilientes (des expériences intéressantes par ailleurs, ce n'est pas le débat). Que les actionnaires paient les frais de leur gabegie, et le problème de la dette sera résolu.

Plus de la moitié des émissions de gaz à effet de serre est attribuable aux dix pour cent les plus riches de la population mondiale. Autrement dit : plus de la moitié de l'énergie consommée vise à satisfaire les besoins des riches. Ajoutons l'énergie gaspillée à fabriquer des armes (pour défendre les intérêts des riches) et des produits à obsolescence programmée (pour augmenter les profits des riches), ainsi que le gaspillage de près de la moitié de la production alimentaire mondiale (dû surtout à la course au profit instituée par les riches) et l'analyse change du tout au tout. La situation est gravissime ? Oui ! Il y a une menace d'effondrement ? Oui. Mais cette issue n'est pas du tout « inévitable ». Elle risque de devenir inévitable si nous n'imposons pas des réponses anticapitalistes. Nuance ! Les pratiques communautaires alternatives, par conséquent, doivent s'articuler sur une stratégie sociale et sur des luttes anticapitalistes, notamment pour bloquer les projets d'expansion du capital fossile.

En refusant de tirer cette conclusion simple, les collapsologues se mettent sur un terrain très glissant : celui de la résignation fataliste face au risque de voir des centaines de millions d'êtres humains payer de leur vie la destruction de l'environnement par la folie croissance du capital. Dans leur ouvrage, Servigne et Stevens évoquent sans aucune distance critique des pronostics d'effondrement de plus de la moitié de la population mondiale. Leur appel fataliste à « accepter le deuil » pourrait donc prendre une signification sinistre. Ce risque de dérapage découle précisément du fait que la « collapsologie » naturalise les rapports sociaux à la manière des chercheurs partisans de la deuxième orientation évoquée ci-dessus, dont certain.e.s (Diamond par exemple) sont des néomalthusiens. Les réponses hésitantes de Pablo Servigne au sujet de Malthus sont d'ailleurs significatives : sa grille de lecture « collapsologique » l'empêche de voir que l'auteur du *Principe de population* n'est pas un écologiste avant l'heure mais l'idéologue cynique de l'élimination des pauvres au profit de l'accumulation par les riches(6).

Dans un second ouvrage (écrit avec Gauthier Chapelle), Pablo Servigne prolonge la réflexion de Kropotkine sur l'entraide dans le monde vivant(7). C'est un point important. En particulier, la coopération est une caractéristique d'*Homo sapiens* en tant qu'animal social. Le capitalisme, qui est basé sur la

ne supportaient pas le train-train quotidien, s'opposaient à l'exploitation et à l'oppression et devaient se battre pour ne pas être broyés par la machine communautaire. Faire abstraction de la forme que prenait l'oppression de jadis, oublier tous ceux et toutes celles qui se sont battus, et par là-même ouvrir la voie à une adoration béate « des communautés rurales », des « formes-de-vie différentes », nous semble une piste pour le moins douteuse si l'on veut combattre l'autorité d'aujourd'hui.

A travers l'histoire, beaucoup ont cru qu'il était possible de construire d'autres rapports sociaux en se tenant un peu à l'écart. Autrefois, il était certainement plus facile d'y croire quand existaient encore des montagnes inexpugnables, des forêts gigantesques, quand il suffisait de traverser des barrières naturelles pour déserrer – ici maintenant, il faudrait se contenter d'un bâtiment pourri au milieu d'une quelconque métropole, d'une ferme à côté d'une centrale nucléaire, d'une vallée traversée par les TGV, d'un endroit entouré d'arbres mais avec un satellite GPS au dessus de sa tête.

La progression du capital a rendu impossible tout dehors, tout extérieur. Et pas seulement sur le plan matériel, mais aussi de plus en plus dans les cerveaux et les cœurs. Le capital est bien en marche pour vendre la liberté comme possession de marchandises, la solidarité comme délation, la fraternité comme guerre. La question principale n'est alors pas dans les formes perdues, mais dans les contenus perdus, dans la marge toujours plus minime qui nous reste encore pour tout juste pouvoir s'imaginer d'autres rapports sociaux. Voilà la vraie expropriation.

Il n'y a donc plus de dehors, il n'y a plus d'endroit matériel ou mental où l'on ne sente l'haleine chaude de la domination et du capital. Quoiqu'il soit également discutabile de savoir dans quelle mesure la stratégie de la désertion a été capable d'ouvrir des possibilités révolutionnaires (par exemple, la majorité des projets de vivre autrement n'ont souvent fait que reproduire les mécanismes du « monde extérieur »), une analyse de la domination actuelle met en évidence qu'il est désormais impossible de se retirer, de partir, de se mettre à l'écart. Le défi qui s'offre à nous n'est alors pas de construire d'autres rapports sociaux, mais de subvertir les rapports sociaux existants. Cette subversion ne se limite bien sûr pas aux « grands » moments de la lutte sociale, mais elle est permanente et quotidienne, comme notre vie elle-même. Une partie de la critique des protagonistes du « vivre autrement ici et maintenant » porte sur les idéologies prêchant la révolution

L'évolution historique du capitalisme et de la domination en général a éliminé progressivement toutes les formes ou possibilités existantes d'autonomie, d'indépendance, d'autosuffisance. On ne peut plus parler d'un en-dehors du capital ou des rapports sociaux existants, d'un endroit que la saleté de ce monde n'aurait pas atteint. Au niveau physique, tout l'environnement est empoisonné et modifié selon les besoins de l'économie capitaliste. Comment pourrait-on s'imaginer un ailleurs, quand les semences OGM sont désormais partout, quand la radiation n'épargne personne ? Et même si c'était possible, comment pourrait-on, dans la croyance en des relations libérées, ignorer l'existence des prisons, des centres, des usines, des institutions de ce monde ? Car la liberté pour laquelle nous nous battons est la possibilité toujours plus étendue de nous réaliser, de nous affirmer en tant qu'individus. Ce désir si effréné, cette aspiration sans aucune mesure ne peut ni se renfermer dans une commune de quelques dizaines de mètres carrés libérés, ni se contenter de deux trois relations moins méridiques et moins autoritaires.

La domination et le capitalisme sont tout d'abord un ensemble de rapports sociaux, mieux, c'est le rapport social. Et non quelque chose de prétendument imposé de l'extérieur. Si certains pensent encore qu'une insurrection ou une révolution sont possibles, il en découle en inversant le raisonnement que c'est aussi grâce à notre consentement, à notre résignation que la machine continue à tourner. Le système n'est pas seulement fait de maîtres corrompus qui nous maintiennent sous leur joug par le biais de la matraque, mais aussi et peut-être même surtout, du mécanisme social auquel participe chacun. En ce sens, les tant loués savoir-faire « d'avant le sacage par le capital » étaient profondément liés aux rapports sociaux existants. Si l'on prend l'exemple de l'économie agricole, certes le rapport à la terre était différent de celui qu'imposent aujourd'hui les grandes bio-industries. Mais cette économie agricole d'avant « la colonisation du capital », ne reposait pas uniquement sur un rapport différent à la terre. Ces mêmes paysans pouvaient aussi exploiter leurs enfants dans les champs. Le contrôle social à l'intérieur des villages ruraux fut aussi tellement fort que l'affirmation de l'individu se heurtait directement à l'autorité des vieux, du prêtre, de la coutume, du patriarcat. Au lieu d'opposer aujourd'hui d'anciennes formes de communautés à celle du capital d'une manière mystificatrice, parlons plutôt de la continuité des rapports autoritaires (qui ont certes changé de formes mais pas de fond) et surtout de la continuité de la subversion, des réfractaires. Car même dans ces villages de jadis, certains

lutte de tous contre tous, est donc un mode de production contre-nature. Il faut espérer que ce constat permettra aux « collapsologues » de sortir de leur résignation endeuillée. Mais il ne suffit pas d'appeler la biologie à la rescousse. Car la nature humaine n'existe concrètement qu'à travers ses formes historiques. L'entraide vraie, celle qui se manifeste spontanément mais furtivement dans les catastrophes, ne peut se solidifier que dans l'auto-organisation de la lutte contre la destruction capitaliste. En fin de compte, pour prendre le dessus, il lui faudra jeter les bases d'une autre société, basée sur la satisfaction des besoins humains réels, démocratiquement et prudemment déterminés dans le respect des écosystèmes. C'est cette lutte et cette forme historique que nous appelons écosocialisme.

NOTES

1. Daniel Tanuro, ESSF (article 35111), [Crise socio-écologique - Pablo Servigne et Raphaël Stevens, ou l'effondrement dans la joie](#).
2. *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie*, Pablo Servigne et Raphaël Stevens, Seuil, 2015.
3. Jared Diamond, *Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Folio essais 2009.
4. *Questioning Collapse. Human Resilience, Ecological Vulnerability, and the Aftermath of Empire*, Patricia A. McAnany et al., Cambridge University Press, 2010.
5. *Reporterre*, 7 mai 2015
6. Interview à *Contretemps*, 7 mars 2018. Les collapsologues disent que les populations pauvres du Sud seront les moins touchées par l'effondrement, parce que leur existence est la moins artificielle. C'est hélas (mais est-ce une surprise ?) le contraire qui risque de se passer – et qui se passe déjà sous nos yeux.
7. *L'entraide. L'autre loi de la jungle*, Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, Les liens qui libèrent, 2017.

LA PLONGÉE DES « COLLAPSOLOGUES » DANS LA RÉGRESSION ARCHAÏQUE

Publié sur Contretemps

A l'heure où la jeunesse de différents pays entame des mobilisations de masse face à la catastrophe climatique, se pose de façon d'autant plus urgente la nécessité de débattre des cadres d'analyses et des réponses politiques face à la crise environnementale. Parmi les courants de pensée les plus récents sur le marché éditorial, la collapsologie[1] s'avère être un succès de librairie, en particulier grâce aux livres co-écrits par Pablo Servigne. Ce succès, largement porté par une campagne publicitaire des plus classiques, est-il un bon signe pour les luttes écologiques et sociales ? Ou n'obscurcit-il pas les horizons émancipateurs que de telles luttes sont à même dessiner ?

« Le regard tourné vers l'avant est d'autant plus pénétrant qu'il est conscient. L'intuition, authentique, se veut nette et précise. Ce n'est que si la raison se met à parler que l'espérance, vierge de toute fraude, recommence à fleurir »

Ernst Bloch

AUTONOMIE ... TU PARLES !

Extrait de *A corps perdu*

Nous vivons dans un monde qui nous a enlevé progressivement toutes les possibilités de vivre, voire de survivre, hors de son cadre. Au cours des 150 dernières années, la domination et le capitalisme industrialisé se sont répandus, peu à peu, sur toute la planète et même au-delà. Face à l'expropriation progressive des possibilités d'une vie autre, s'est développé un courant qui avance de manière générale la réappropriation comme perspective de lutte. Cette réappropriation opère sur différents niveaux comme par exemple le savoir-faire de jadis, les espaces, l'entraide dans un contexte de collectivité. La théorie de la réappropriation est certainement évolutive et pas rupturiste, dans le sens où elle considère les réappropriations d'aujourd'hui comme les germes de la société future. La réappropriation reste alors en général dans le cadre du quantitatif, c'est à dire de l'extension progressive de l'autogestion vers sa généralisation totale. Ses protagonistes estiment qu'acquis ou non par une « lutte », il existe encore des interstices physiques ou mentaux où l'on pourrait expérimenter plus ou moins librement la construction d'autres rapports sociaux. Dans ce sens, on pourrait tracer une ligne de pensée qui se concentre autour de concepts tels que la réappropriation, l'autogestion et l'autonomie face au monde dans lequel on vit.

Anthropocène Racial ? », *Verso Blog*,
<https://www.versobooks.com/blogs/3376-racial-capitalocene>

[13] Citation du Sous-Commandant Marcos de l'Ejercito Zapatista de Liberación Nacional.

Dans leur ouvrage *Comment tout peut s'effondrer*, paru en 2014, Pablo Servigne et Raphaël Stevens créaient le concept de « collapsologie », qu'ils définissaient comme suit :

« La collapsologie est l'exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition et sur des travaux scientifiques reconnus ».

Ce n'était qu'un point de départ. En 2017, Pablo Servigne signait un deuxième ouvrage – *L'autre loi de la jungle* – avec Gauthier Chapelle. Les auteurs y reprenaient la thèse de l'anarchiste russe Kropotkine qui, dans un essai célèbre, paru en 1902, défendait l'idée – déjà émise par Marx et Engels – que l'évolution des espèces ne résulte pas seulement de la compétition, mais aussi de l'entraide^[2]. Enfin, en octobre 2018, le trio Servigne-Chapelle-Stevens signait *Une autre fin du monde est possible. Vivre l'effondrement et pas seulement y survivre*.

L'impact de cette trilogie mérite qu'on s'y arrête. Les « collapsologues » jouissent en effet d'une grande renommée, dans des milieux extrêmement différents. D'une part, ils sont fort populaires sur les réseaux sociaux, dans des mouvances alternatives et auprès de nombreux/ses activistes de la mouvance écologique radicale. D'autre part, ils ont été reçus à Bercy et à l'Élysée, invités par les fédérations patronales de Belgique et de Suisse et les plus grands médias *mainstream* ont amplement commenté leurs écrits. Certains journaux dits « de qualité » ont même été jusqu'à saluer en eux les fondateurs d'une nouvelle discipline scientifique... Qu'est-ce donc qui suscite tant d'intérêt, voire d'engouement ?

On se concentrera ici sur le dernier livre paru, *Une autre fin du monde est possible*. Pablo Servigne et ses amis y répondent implicitement à certaines critiques, en ignorent d'autres et approfondissent des thèmes développés précédemment. La grande nouveauté de l'ouvrage est de proposer aux lecteurs de passer de la « collapsologie » à la « collapsosophie », autrement dit de la science de l'effondrement à la philosophie de l'effondrement. On verra que cet exercice ambitieux les entraîne vers des conceptions fort discutables, et même dangereuses.

DE « L'ESPOIR TOXIQUE » À « L'ESPOIR ACTIF »

A première vue, *Une autre fin du monde est possible* semble présenter un certain nombre d'avancées par rapport aux ouvrages précédents. C'est ainsi que les auteurs nuancent partiellement l'affirmation d'inspiration bouddhiste que « l'espoir est toxique »^[3]. Pour ce faire, ils introduisent une distinction entre « l'espoir passif » et « l'espoir actif ». Selon eux, le premier serait le synonyme démobilisant de « la certitude que tout ira mieux demain », tandis que le second serait « l'espérance en mouvement », celle qui va de pair avec « le courage d'ouvrir les possibles » et de se battre pour les concrétiser.

Cette réponse implicite aux critiques soulignant le fatalisme de la démarche « collapsologique » est positive, mais est-elle suffisante? Est-il vrai que « l'espoir passif » serait toujours et inévitablement un « poison » qui « endort les gens » et renforce l'ordre établi, comme disent les auteurs? Le philosophe Ernst Bloch suggérerait une approche plus dialectique^[4] : l'espoir, même passif, même assoupi, exprime toujours en dernière instance l'aspiration au changement en direction d'une vie meilleure. Cela semble évident: comment un espoir actif, qui a identifié son objet et concentre sa volonté dans cette direction, pourrait-il naître sans être précédé d'un forme plus vague, comme celle qui s'exprime dans les rêves éveillés?

Mais laissons là ce débat philosophique et actons provisoirement que les collapsologues semblent prendre certaines distances avec le fatalisme de la catastrophe inévitable, qui ne nous laisserait d'autre choix que d'entamer anticipativement le travail du deuil.

ROMPRE AVEC LE FATALISME ? OUI MAIS NON...

C'est un point important. En effet, le fatalisme était au cœur de *Comment tout peut s'effondrer*. L'ouvrage n'offrirait qu'une seule perspective: se « débrancher » du « système industriel » pour ne pas être « entraîné dans sa chute ». Toute réponse globale, toute tentative de réforme structurelle étaient considérées comme génératrices d'illusions. Même la décroissance était écartée – les auteurs lui reprochaient d'entretenir « l'hypothèse irréaliste » d'un possible évitement de l'effondrement... Le livre ne comportait pas un mot d'encouragement à ces actions de désobéissance civile que Naomi Klein appelle *Blockadia*^[5]. Pablo Servigne enfonçait le clou par diverses interviews:

NOTES

- [1] http://www.lemonde.fr/idees/article/2018/01/04/etre-catastrophiste-c-est-etre-lucide_5237562_3232.html#FsiPA52CESQ5zigz.
- [2] Marx l'a bien formulé dans *Critique de « la philosophie du droit » de Hegel*: « Être radical, c'est prendre les choses par la racine. Et la racine de l'homme, c'est l'homme lui-même. »
- [3] Olivier Starquit, « Les mots importent », *Agir par la culture*, 2018 (53). https://issuu.com/pacg/docs/apc_53_hd/12
- [4] De Sousa Santos, B. (2016), *Epistémologies du Sud. Mouvements citoyens et polémique sur la science*, Desclée de Brouwer : 48.
- [5] McAnany, P. A., & Yoffee, N. (Eds.). (2009). *Questioning collapse: human resilience, ecological vulnerability, and the aftermath of empire*. Cambridge University Press.
- [7] Zitouni, B. (2014). Planetary destruction, ecofeminists and transformative politics in the early 1980s. *Interface*, 6(2), 244-70.
- Hache, E. (2016), « Pour les écoféministes, destruction de la nature et oppression des femmes sont liées. », *Entretien* <https://reporterle.net/Emilie-Hache-Pour-les-ecofeministes-destruction-de-la-nature-et-oppression-des>
- [8] Grosfoguel, R. (2010). 8. Vers une décolonisation des « uni-versalismes » occidentaux: le « pluri-versalisme décolonial », d'Aimé Césaire aux zapatistes. In *Ruptures postcoloniales* (pp. 119-138). La Découverte.
- [9] <https://reporterle.net/Tout-va-s-effondrer-Alors-preparons-la-suite>
- [10] Koslowski, G. « Conquérir le désert. De l'actualité du colonialisme », *La Revue Nouvelle*, 01/2018, 36-44.
- [11] Ibid, 44.
- [12] Françoise Vergès souligne qu'il faut parler de capitalocène racial plutôt que d'anthropocène, en reprenant par exemple l'histoire impérialiste et capitaliste à partir du trafic international d'esclaves, qui permet de relier le travail bon marché à la nature bon marché, mais qui a aussi constitué le premier grand transfert de plantes, animaux, maladies (entre autres) depuis l'Europe, et a donc considérablement modifié les paysages et l'environnement. Vergès, F. (2017), « Racial Capitalocene. Is the

n'est dit sur comment se passera ce changement radical qui concernera « tout le monde », ni sur qui en seront les perdants ou les gagnants. Ainsi, cette vision d'effondrement a-conflictuelle semble s'accompagner d'une idée de « *terra nullius* », une terre sans acteurs.rices, un territoire où recommencer à partir de zéro. Il n'est pourtant pas possible de penser les sociétés humaines à partir d'une table rase. Guillermo Kozlowski a bien montré, dans un article paru dans *La Revue Nouvelle*[10] comment l'idée de la conquête du désert, encore présente aujourd'hui, contribue à reproduire le colonialisme. Il explique que le désert – au propre comme au figuré – n'existe pas en soi, il est un construit qui efface les populations qui vivent sur des territoires, au profit d'un projet innovant, positif, qui se construit sans le passé. C'est cette idée qui permet la colonisation, et qui est présente dans l'effondrement, en ce qu'il implique un monde « post-apocalyptique » qui ne prend pas en compte les acteurs.rices d'aujourd'hui, et s'apparente à

« la vision d'un monde dans lequel la vie se développerait sous une forme parfaite à partir du désert, du vide, de l'homogène, du sans histoire (...) »[11]

Si l'on est d'accord que les concepts sont essentiels pour le combat idéologique, ces quelques points nous amènent à affirmer que celui d'effondrement apparaît comme dangereux et vain pour mener une lutte sociale émancipatrice. Si son but est de « réveiller » les endormis, de susciter l'indignation et l'action, il semble nécessaire de mobiliser d'autres concepts, qui affirment une autre vision politique. La tâche est plutôt celle de repolitiser l'écologie, en pointant l'origine capitaliste, patriarcale et (néo)coloniale du changement climatique et de l'épuisement des ressources naturelles, de montrer comment la crise écologique est profondément marquée par le racisme et l'histoire de la modernité coloniale[12], et de maintenir la possibilité à d'autres acteurs.rices, en particulier venant des pays du Sud, de mener cette lutte qui les concerne d'abord, en proposant d'autres discours et visions du monde que la modernité/colonialité rationnelle occidentale. Plutôt que de voir le présent et le futur de façons déterminés, partons des luttes qui ouvrent les possibles et nous mènent vers « *un mundo donde quepan muchos mundos* »[13].

Elisabeth Lagasse est doctorante en sociologie à l'Université Catholique de Louvain (CridiS/SMAG).

face à l'inéluctable, il n'est d'autre issue que la construction de petites communautés résilientes, car rien d'autre ne survivra à la catastrophe.

Une autre fin du monde laisse entendre par moments un autre son de cloche. Les « collapsologues » évoquent à plusieurs reprises « la lutte », et même la « lutte anticapitaliste ». L'expression revient un très grand nombre de fois, et quelques exemples sont donnés. Les auteurs, par exemple, font leur citation de Christophe Bonneuil: « Les luttes indigènes et afro-descendantes du Sud, comme les alternatives et mouvements anti-productivistes et autonomes au Nord, inventent des formes avancées d'émancipation et d'autogestion démocratiques ». Les collapsologues n'avaient rien écrit de semblable dans leurs précédents ouvrages.

Plus étonnant (car encore plus contradictoire avec leurs affirmations antérieures): Servigne, Stevens et Chapelle s'appuient sur le précédent de l'effort de guerre contre les nazis pour dire que le projet d'un vaste plan de mobilisation générale, d'investissement public et de rationnement équitable contre le changement climatique « pourrait être porteur ». Ils émettent des réserves, mais admettent que ce réci

« vient nourrir ce qui manque aux mouvements de la transition -une coordination efficace- (...) et qu'il donnerait un immense coup de fouet à toutes ces personnes qui ressentent une profonde envie de changer le monde mais qui ne trouvent pas de satisfaction dans les injonctions aux petits gestes quotidiens individuels ».

La rupture avec le fatalisme semble ainsi se confirmer. Cependant, au lieu de poursuivre dans cette voie, au lieu d'explorer les stratégies pour faire converger les luttes des salarié.e.s, des femmes, des jeunes, des paysan.ne.s, des peuples indigènes ou afro-descendants, les collapsologues retombent dans l'ornière de leur premier ouvrage: il faut avant tout « passer par un processus de deuil », par une « transition intérieure ». Pourquoi? Parce que ce à quoi nous sommes confronté.e.s, écritent-ils, « n'est pas un problème qui appelle des solutions mais un 'predicament', une situation inextricable qui ne sera jamais résolue, comme la mort ou une maladie incurable ».

Alors, exit les luttes? Exit la mobilisation générale pour gagner la guerre du climat? Oui: « Avant d'agir, et même avant de proposer des pistes d'action (sic!), il y a encore des choses à comprendre et un chemin intérieur à faire ». Comme dans le premier volume de la trilogie, il faut « apprendre à vivre

avec », atteindre « l'étape de l'acceptation de l'effondrement ». Dans ce troisième volume, les auteurs ajoutent même que cette acceptation est « le prérequis pour repenser radicalement la politique ». Sorti un instant par la porte, le fatalisme revient par la fenêtre, plus fort que jamais.

« LA LEÇON EST D'ARRÊTER DE SE BATTRE »

Ce retour apparaît on ne peut plus clairement lorsque les auteurs cherchent à s'inspirer de la pratique médicale pour déterminer la meilleure façon d'annoncer des nouvelles terrifiantes. L'intérêt des « collapsologues » pour cette problématique découle de leur expérience vécue. En effet, Servigne et ses amis ont pu constater que la prophétie de l'effondrement-certifié-inévitable-par-la-science est anxiogène. On le voit aux réactions de personnes membres de groupes « collapsistes » sur les réseaux sociaux : un tel se félicite d'avoir convaincu un proche de ne pas avoir d'enfants, un autre se désespère de ne pas être en mesure d'acheter à la campagne le lopin de terre indispensable à sa survie pendant l'effondrement, etc...

Pour répondre à l'angoisse qu'ils ont contribué à créer, les « collapsologues » croient pouvoir s'appuyer sur un travail réalisé autour de la maladie de Huntington. Il s'agit d'une maladie dégénérative héréditaire, rare et incurable, qui se révèle généralement vers la quarantaine et peut entraîner une mort rapide. La manière souvent inadéquate dont des patients.e.s ont été informé.e.s par leur médecin a suscité des réactions ; des philosophes se sont investies dans un collectif constitué autour d'une des malades et un certain nombre d'idées ont été formulées concernant la manière la plus appropriée d'annoncer la mauvaise nouvelle, et de vivre avec elle.

C'est sur ce travail que Servigne, Stevens et Chapelle se basent pour évaluer leur discours sur l'effondrement :

« Il y a trois leçons à tirer de ce parallèle avec la maladie, écrivent-ils. La première est d'arrêter de se battre, car cela n'apporte pas grand chose de constructif (...). La deuxième leçon est qu'on ne peut pas annoncer que 'tout est foutu' (et encore moins sans préciser ce qui est foutu) (...). La troisième est que, à la suite des deux types d'annonce (la mort et l'effondrement, DT), il faut retrouver confiance en soi par la création, l'exploration, le partage des expériences ».

populations pour qui le quotidien est déjà synonyme de survie ? Espère-t-on vraiment pouvoir s'adresser à elles avec un tel concept ?

REMETTRE LES ACTEURS ET ACTRICES EN JEU OUVRIR LES POSSIBLES

Contre l'idée d'effondrement, l'enjeu est donc de remettre les acteurs.rices et les rapports de pouvoirs au centre de la critique, et de penser les possibles à partir des luttes sociales. Pour ce faire, il me semble que les critiques féministes et décoloniales sont indispensables à articuler à la critique capitaliste. Elles permettent de sortir d'une rationalité utilitariste froide pour penser le monde, et d'une vision du monde univoque, qui est celle du sujet moderne européen. Sans approfondir ces dimensions ici, je souhaite brièvement les évoquer comme pistes à approfondir.

Sur une critique féministe à l'effondrement et à l'imaginaire apocalyptique qui l'accompagne, Bénédikte Zitouni et Emilie Hache ont fourni un exemple de lutte féministe qui nous semble particulièrement pertinent à repenser dans le contexte actuel. Dans une époque de haute menace nucléaire, au début des années '80, des camps éco-féministes aux USA[7] ont vu le jour. Sur ces camps, les femmes luttèrent pour récupérer une capacité d'action et la possibilité de croire en celle-ci, en se donnant un autre territoire et un autre temps d'action. Bénédikte Zitouni souligne comment la possibilité de se penser dans le temps long constituait une force de résistance pour ces femmes. Loin des discours rationnels, elles utilisaient le langage et des mises en scènes théâtrales pour mettre en scène leur joie et leur espoir pour le futur, permettant ainsi de le faire exister. Tout en s'opposant de façon physique aux centrales nucléaires, elles créaient de nouveaux récits et imaginaires permettant de lutter contre l'apocalypse.

On peut aussi s'appuyer sur les approches décoloniales pour critiquer l'idée d'effondrement. Celles-ci nous apprennent à concevoir l'existence d'autres visions du monde radicalement différentes de la vision de la modernité rationnelle occidentale, et comment celle-ci établit un rapport de domination qui invisibilise les autres. Autrement dit, le processus de colonisation est aussi d'ordre épistémologique[8]. Lorsque Pablo Servigne affirme « Dans vingt ans, l'agriculture industrielle se sera effondrée et tout le monde sera à la traction animale » [9], il efface complètement les acteurs.rices de son discours. Or, l'agriculture industrielle ne « s'effondre » pas toute seule. Rien

« effondrées », on ne peut parler d'effondrement total, mais plutôt de continuités, en termes de survie, de résistances et de changements.[15]

Derrière cette idée de l'effondrement de la société réside une vision du monde qui met en avant le système plutôt que les acteurs.rices et les rapports sociaux de pouvoirs. L'effondrement viendrait d'abord des « limites » d'un système qui ne fonctionne plus, plutôt que d'injustices sociales. Il vise à nommer un fait considéré comme réel, plus ou moins proche mais déterminé. Pour prouver cet effondrement, les collapsologues s'en réfèrent généralement à des données quantitatives, issues des sciences naturelles. Ce faisant, ils effectuent un glissement entre les sciences naturelles et les sciences sociales, en étudiant la société comme un « écosystème », et en déduisant de données « physiques », un effondrement social. Cette idée qu'il existerait des déterminismes sociaux découlant de lois de la nature porte un nom : le positivisme. Cette épistémologie a été largement critiquée par des courants théoriques qui affirment que la société n'est pas un objet observable depuis l'extérieur, et qu'il n'est donc pas possible d'étudier la société de façon neutre, sans jugements de valeurs.

Il s'agit donc de quitter cette vision positiviste, réifiante et fonctionnaliste de la société, pour y réintroduire des acteurs.rices, des relations sociales, des rapports de pouvoirs et de domination complexes, qui laissent le futur toujours ouvert, sans lois déterminées. Ainsi, la différence entre les concepts de résistance et de résilience, de plus en plus utilisé, me semble importante pour saisir cet enjeu. L'idée de résistance inclut l'idée d'un rapport de force qui est le fait d'acteurs.rices concret.e.s, contrairement à l'idée de résilience, qui implique de survivre à un choc extérieur, sur lequel on n'a pas prise et dont l'origine et les responsables importent finalement peu. La résilience s'intéresse au résultat là où la notion de résistance met en lumière les processus de changements.

En assumant la performativité du langage, les mots deviennent des outils de lutte, qui ouvrent le futur plutôt que ne le ferment, qui redonnent le pouvoir aux luttes d'en bas plutôt qu'aux experts, qui permettent de maintenir l'espoir plutôt que de le tuer[6]. Cela est d'autant plus important quand on parle depuis un point de vue privilégié sur un « effondrement » qui ne nous concerne pas aujourd'hui, et dont nous ne serions pas les premières victimes demain. Comment peut-on défendre l'idée d'un effondrement auprès de

Que les auteurs comprennent la nécessité d'arrêter de dire que « tout est foutu », on ne peut que s'en réjouir. Il aurait été préférable qu'ils le comprennent plus tôt, et il reste à espérer – mais cet espoir est vain, on le verra – qu'ils ne parleront donc plus de « l'Effondrement » mais de menaces d'effondrement(s), en précisant de quelles menaces il s'agit, à quoi elles sont dues et comment les écarter dans la mesure du possible... Ceci dit, il est tout simplement hallucinant de lire qu'il faudrait, selon eux, « arrêter de se battre »!

Car quelle est la cause principale de la catastrophe grandissante? La croissance à tout prix, résultat de la concurrence pour le profit maximum. Par conséquent, si on veut trouver un point de comparaison dans le domaine médical, ce n'est pas une maladie génétique qu'il faut choisir, mais une maladie provoquée par la course au profit. L'asbestose constitue un bon exemple. Or, qu'ont fait les victimes de l'asbeste? Se sont-elles résignées à leur sort? Non, elles se sont mobilisées avec acharnement contre les multinationales de l'amiante parce que celles-ci les ont empoisonnées, en pleine connaissance de cause, pendant des décennies et avec la complicité des gouvernements.

Il saute aux yeux que cette comparaison avec l'asbestose est infiniment plus fertile que celle des « collapsologues » avec la maladie de Huntington. En effet, nous empoisonner, c'est ce qu'ont fait et continuent de faire les multinationales du pétrole, du charbon et du gaz: leurs responsables savaient que la combustion des combustibles fossiles entraînerait le changement climatique, mais ils ont continué à exploiter ceux-ci, en payant de faux savants pour nier la réalité. Les gouvernements aussi savaient les conséquences, et ils n'ont rien fait, ou presque, pour protéger les citoyen.ne.s. La « maladie » dont nous souffrons n'est donc pas « héréditaire » ou « génétique », c'est-à-dire « naturelle »: elle est historique, sociale et politique. Dans ce contexte, « arrêter de se battre » signifie rien moins que capituler face à l'exploitation, tendre l'autre joue en se résignant à l'injustice.

« CAPITALISME » ? VOUS AVEZ DIT « CAPITALISME » ?

Au-delà de l'anecdote, la fausse comparaison des « collapsologues » est révélatrice des biais de leur théorie. D'abord, on voit qu'ils se placent d'eux-

mêmes dans la position de pouvoir du médecin, l'homme en blouse blanche qui « annonce » et prescrit. Ensuite, il est évident que les auteurs sont intoxiqués par leur propre récit « effondriste », puisqu'ils croient en démontrer la validité en recourant à une comparaison manifestement erronée (ils se mystifient donc eux-mêmes)... Enfin, la référence à une maladie héréditaire indique autre chose encore: Pablo Servigne et ses amis ont beau, dans cet ouvrage, évoquer abondamment la « lutte anticapitaliste », ils persistent à ne pas comprendre en quoi consiste le capitalisme et pourquoi il « épuise les deux seules sources de toute richesse – la Terre et le travailleur »/la travailleuse (Marx).

De cette incompréhension, *Une autre fin du monde* contient tant de manifestations qu'on ne pourrait les énumérer toutes. En voici quelques-unes :

- A un certain moment, les auteurs énumèrent les « ennemis diffus » à affronter et ils mettent dans le même sac « le changement climatique, la perte de biodiversité, le capitalisme, les gaz à effet de serre, l'industrie des combustibles fossiles et l'inaction des gouvernements ». L'absence de toute articulation des phénomènes socio-politiques (le capitalisme, l'industrie, les gouvernements) et des transformations induites dans l'environnement (le changement climatique, la perte de biodiversité) saute aux yeux.
- D'un côté, les auteurs semblent accepter le constat qu'il y a des antagonismes de classe, ils veulent même « ajouter au refus de l'exploitation de certaines classes d'humains, le refus d'exploiter d'autres espèces ». Bien. Mais, de l'autre côté, ils appuient le plaidoyer de Bruno Latour pour dépasser le clivage entre droite et gauche. Or, Latour défend l'idée de former de « nouvelles alliances » en cherchant « des alliés chez des gens qui, selon l'ancienne gradation, étaient clairement des 'réactionnaires' » et chez d'autres qui, « toujours selon l'ancien repère, étaient clairement des 'progressistes', et même peut-être des libéraux, voire des néolibéraux »^[6]. Cela ne gêne pas les collapsologues, qui renchérisent: « Nous sommes tous sur le même bateau » et « nous avons besoin de tout le monde ».
- Evoquant « les sociétés précapitalistes », Servigne, Stevens et Chapelle estiment qu'elles se caractérisaient par « des économies soutenables », que « le capitalisme » y a mis fin car il « a eu besoin de se débarrasser d'une vision trop personifiée de la nature (en effet, comment tuer ou voler sa propre mère nourricière?) pour développer

évident, donné, naturel, me semble être une démarche critique bien plus pertinente et radicale.

Je rejoins Daniel Tanuro sur la nécessité de fournir une critique anticapitaliste de l'effondrement. Mais elle n'est pas suffisante selon moi. En effet, il faut pouvoir rompre avec une vision radicale qui se bat uniquement sur les chiffres et universalise par-là la réalité de façon abstraite. Il y a effectivement une réalité objectivable, qui est utile pour penser la réalité sociale, mais elle n'est en rien déterminante de cette dernière. La critique capitaliste n'est que plus radicale si elle interroge les relations sociales à la base du capitalisme, et comment celui-ci les transforme. Si la science est capable d'objectiver une part de la réalité, elle ne se situe pas en-dehors des rapports de domination. La science est d'ailleurs elle-même enracinée dans le projet de modernité occidentale, qui s'est placé dans un rapport de domination d'autres savoirs et savoirs-faire. L'enjeu est pour moi de montrer de quelle manière la pensée de l'effondrement reproduit une vision eurocentrée et coloniale de l'écologie et de la transformation sociale.

L'IMPORTANCE DES CONCEPTS POUR LA LUTTE SOCIALE

Les concepts sont essentiels à la capacité de penser le monde.

« Les mots portent, emportent avec eux une vision du monde, une logique politique, des marques de démarcation ».[3]

Boaventura de Sousa Santos a pointé la difficulté de penser la transformation sociale émancipatrice aujourd'hui notamment par la perte des termes critiques^[4], qui permettent de se distinguer du champ hégémonique du pouvoir. On ne peut pas minimiser l'importance des mots et les enjeux de pouvoir dont ils sont l'objet dans la lutte pour l'hégémonie. Le concept d'« effondrement », à ce titre, semble d'une part peu pertinent pour exprimer l'analyse qu'il comporte et surtout, est particulièrement pauvre en termes critiques. Alors qu'il formule l'idée d'une chute brutale, ceux qui se revendiquent de ce terme affirment qu'il prendra des années, voire des décennies. En outre, de quel effondrement parle-t-on ? Il semble que les collapsologues parlent d'un effondrement de la société, voire d'un effondrement civilisationnel. La notion d'effondrement semble peu adéquate pour exprimer l'idée de la longue durée que les auteurs veulent faire passer. Si l'on étudie de près des sociétés du passé présumées comme

CONTRE L'EFFONDREMENT POUR UNE PENSÉE RADICALE DES MONDES POSSIBLES

Paru sur *contretemps.eu*

Je voudrais profiter du dernier article de Daniel Tanuro¹ sur l'effondrement pour réagir et approfondir la critique de l'idée d'effondrement en tant que telle. Je le remercie de ses multiples prises de position critiques par rapport à la collapsologie qui permettent d'ouvrir le débat, en particulier par rapport aux livres très médiatisés de Pablo Servigne. Dans son dernier article, Daniel Tanuro reconnaît la menace de l'effondrement, mais affirme que le discours qui l'entoure occulte ou déforce sa vraie cause : le capitalisme. Il souligne le dangereux défaitisme qui l'accompagne, puisqu'il semble acquis que cet effondrement entraînera la disparition d'une grande partie de la population. Daniel Tanuro se distancie donc des collapsologues en affirmant que l'effondrement n'est pas inévitable, bien que sa menace soit réelle. Je voudrais pour ma part questionner cette idée-même d'effondrement, en couplant à cette critique « anticapitaliste », une critique épistémologique, c'est-à-dire sur la vision du monde qui accompagne cette pensée de l'effondrement.

« Être catastrophiste, ce n'est pas être pessimiste ou optimiste, c'est être lucide », nous dit Servigne^[1]. Il semble alors affirmer qu'on ne peut qu'être catastrophistes à moins d'être dans le déni. Je veux souligner d'abord que la radicalité du discours n'est pas dans la surenchère à la catastrophe, dans le pari à qui aura la prédiction du futur la plus terrible, ce qui semble parfois le cas dans le positionnement des collapsologues. Être radical implique plutôt de questionner à la racine les phénomènes sociaux, sans les naturaliser^[2]. Plutôt que d'anticiper le futur selon une réalité implacable, comprendre les impensés de nos visions du monde, remettre en question ce qui nous semble

une pensée froide et calculatrice ». L'apparition du capitalisme serait donc le point clé d'une déconnexion des relations entre humanité et nature? Oui mais non: à quelques pages de distance, on lit que « l'étape clé de la déconnexion a été l'invention du langage abstrait ». Il est vrai que les singes, qui n'ont pas de langage abstrait, sont moins « déconnectés » de la nature que les humains; mais voilà: ils ne sont pas humains...

DES RÉFÉRENCES FORT PEU RECOMMANDABLES...

L'extrême confusion des auteurs se traduit aussi dans l'extrême diversité des personnalités convoquées à l'appui de leurs thèses.^[3] Ce bric-à-brac idéologique racoleur pourrait prêter à sourire si n'y figuraient pas aussi des personnalités aussi peu recommandables que Mircea Eliade et – au premier plan ! – Carl Gustav Jung. Or, « peu recommandables », ici, est malheureusement un euphémisme...

Théoricien des religions et des mythes, le Roumain Eliade était membre avant-guerre du parti fasciste et antisémite « la garde de fer ». Erreur de jeunesse ? Que nenni: après la guerre, Eliade répéta son admiration pour diverses personnalités d'extrême-droite^[4]. Vu le sujet qui nous occupe, soulignons qu'il prêta son soutien à Alain de Benoist lors de la fondation du GRECE (Groupe de recherche et d'étude pour la civilisation européenne, appelé aussi la Nouvelle Droite).^[5] Or, de Benoist est un e des auteur.e.s qui ont tenté par la suite de formuler une écologie politique d'extrême-droite.^[6]

Disciple dissident de Freud, le psychiatre suisse Carl Gustav Jung n'a pas milité dans un parti fasciste, comme Eliade, mais il a néanmoins collaboré avec les nazis de 1933 à 1939.^[11] Après la guerre, Jung prétendit avoir agi pour aider ses confrères juifs allemands à poursuivre leur activité professionnelle. Or, l'antisémitisme du psychiatre suisse est indéniable. Ses penchants fascistoides resurgirent d'ailleurs indirectement en 1960: à l'époque, il préfaça élogieusement un livre du néo-nazi mystique Miguel Serrano, un Chilien qui voyait en Hitler un avatar de Wotan et de Vishnu, promis à revenir pour sauver le monde...^[12]

Comme on le voit, dans *Une autre fin du monde*, les collapsologues ne se contentent pas de retomber dans l'ornière psychologisante et fataliste de leur

¹ L'effondrement des sociétés humaines est-il inévitable ? Une critique de la « collapsologie »

premier ouvrage: ils creusent cette ornière si profondément qu'ils glissent dans une caverne. Une caverne archaïque où ils nous invitent à les rejoindre pour nous « ré-ensauvager » en « dansant avec nos ombres », afin de « vivre avec tous les aspects de nos vies qui nous semblent inacceptables ». Il ne s'agit plus simplement de « faire le deuil » mais de « renouer avec nos racines profondes ». Celles-ci ne sont autres que « les archétypes au sens défini par Jung, à savoir des symboles primitifs, universels, appartenant à l'inconscient collectif, une forme de représentations préétablies (sic) qui structurent la psyché ».

CARL GUSTAV JUNG, L'INCONSCIENT COLLECTIF ET LE NAZISME

Jung est ainsi désigné comme référence centrale de la « collapsosophie ». La troisième partie de l'ouvrage, que les auteurs disent « essentielle » fait constamment référence à son oeuvre, en particulier à la notion très contestée d'archétypes.

Sur le plan scientifique, il faut savoir que l'existence de ces archétypes n'a jamais été prouvée, ni par Jung ni par ses successeurs. Aucune recherche n'a établi que la psyché serait « structurée par des représentations préétablies, des symboles primitifs, universels, appartenant à l'inconscient collectif ». Le symbole de la Terre-mère, par exemple, n'est pas universel, contrairement à ce que disent certains. L'anthropologue Jean-Loïc Le Quellec a montré que les soi-disant démonstrations de l'existence des archétypes se caractérisent toutes par leur circularité, et que les partisan.e.s du concept projettent sur la préhistoire leurs propres préjugés, voire leurs propres fantasmes...

Au-delà de la controverse scientifique, les « archétypes » et le prétendu « inconscient collectif » sont au coeur d'un important débat philosophique et politique. Le caractère réactionnaire de ces notions jungiennes ressort en effet de leur définition même. Pour Jung, au plus un groupe humain est développé, au plus il a refoulé ses racines primitives, sauvages et barbares. Or, celles-ci sont sources de vitalité et de créativité. Chaque peuple doit les retrouver pour les assumer, faute de quoi les archétypes resurgiraient violemment, hors de tout contrôle.

politiques #1. *Vivre, raconter, expérimenter*. Éditions des mondes à faire, 2016 ; voir également Livia Cahn, Chloé Deligne, Noémie Pons-Rotbardt, Nicolas Prignot, Alexis Zimmer et Benedikte Zitouni, *Terres des villes. Enquêtes potagères de Bruxelles aux premières saisons du 21^e siècle*, Éditions de l'Éclat.

9. Sabu Koshio, Hapax, Yoko Hayasuke, Shiro Yabu, Mari Matsumoto, Motonao Gensai Mori, Fukushima & ses invisibles. Cahiers d'enquêtes politiques #2, Éditions des mondes à faire, 2018. Voir aussi *Uncanny Terrain – A documentary series about Fukushima Farmers* de Junko Kajino et Ed Koziarski.

10. Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Seuil, 2004.

11. Josep Rafanell i Orra, *Fragmenter le monde*, Paris : Éditions Divergence, 2018.

12. Murray Bookchin, *Pour une société écologique*, trad. Daniel Blanchard et Helen Arnold, Christian Bourgois, 1976 [1965].

13. Donna Haraway « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle » in Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences – Fictions – Féminismes*, éditions Exilis, 2007 [1988]. Plus généralement, le geste posé ici en est que nous avons appris d'Isabelle Stengers et consiste à « civiliser les modernes » ou, en l'occurrence, il y a-t-il moyen de civiliser les collapsologues ? Voir : Isabelle Stengers, *Civiliser la modernité ? Whitehead et les ruminations du sens commun*, Les Presses du Réel, 2017.

14. Anna Tsing, *Le champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, La Découverte, 2017.

15. Voir Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes : Résister à la barbarie qui vient*, La Découverte, 2009.

16. Sur la non complétude de toute ontologie et la fabrication de sens qui se fait toujours avec, et à partir de fragments, voir la conclusion du livre de Nastassja Martin, *Les âmes sauvages : face à l'Occident, la résistance d'un peuple d'Alaska*, La Découverte, 2016, pp. 257-268.

17. Donna Haraway, *Staying with the trouble. Making Kin in the Anthropocene*, Duke University Press, 2016.

18. Rebecca Solnit, *Woolf's Darkness: Embracing the Inexplicable*, New Yorker, 24th April 2014

phrase terminale. Les indéterminations, sous toutes leurs formes, portent en elles l'hésitation, le doute, le regret et la honte possibles, mais aussi la joie éprouvée à l'action menée. Chacune de nos actions vibre dans un monde, mais nul ne peut prédire son devenir. Emprissions-nous alors de ne pas conclure, avec ces mots redoutables prononcés, repris et maintes fois répétés par des féministes : « Le futur est obscur, et c'est la meilleure chose qui puisse lui arriver, je pense ». Au bout du compte, nous agissons et agirons toujours dans la pénombre. Nous fabriquons l'histoire au présent et nous ne voulons plus de lumières aveuglantes.

NOTES:

1. Sur l'importance de l'adresse et le caractère potentiellement envoûtant des écrits et théories, voir : Philippe Pignarre et Isabelle Stengers, *Sorcellerie capitaliste : Pratiques de désenvoûtement*, La Découverte, 2005.
2. Deborah Danowski et Eduardo Viveiros de Castro, "Arrêts de monde", in Emille Hache (dir.), *De l'univers clos au monde infini*, Éditions du Dehors, 2016, pp. 221-339.
3. Chris de Stoop, *Ceci est ma ferme*, trad. M. Goche, Christian Bourgois éditeur, 2018 [2015].
4. Elisa Maury et François Thoreau, « Re-prises d'une lutte en cours. Sur les modes d'existence de la bataille d'Orgreave et de son re-enactment », in François Thoreau et Ariane d'Hoop (dir.), *L'appel des entités fragiles. Enquêter avec les modes d'existence de Bruno Latour*, Presses de l'ULiège, 2018, pp. 151-176.
5. Vinciane Despret, *Au bonheur des morts : récits de ceux qui restent*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2016.
6. Pour une critique de ce slogan, voir : Bruno Latour, *Où atterrir? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, 2017, et sa conférence-performance Inside (2017/2018).
7. Raj Patel et Jason W. Moore, *Comment le monde est devenu cheap. Une histoire inquiète de l'humanité*, trad. P. Vesperini, Flammarion, 2018 [2017].
8. Voir, dans la masse innombrable des récits allant dans ce sens, ceux contenus dans Collectif pour l'enquête politique, *Cahiers d'enquête*

C'est à ce point précis qu'on saisis comment une théorie basée sur une prétendue universalité des représentations a pu faire le lit de ce qui est, par excellence si l'on peut dire, la négation raciste et antisémite de l'universalité: le national-socialisme. Les nazis, en effet, ont compris rapidement que la nécessité soulignée par Jung d'assumer « l'inconscient collectif » du peuple allemand pouvait légitimer leur politique. C'est pourquoi ils se saisirent de Jung contre Freud, et brûlèrent les livres de l'inventeur juif de la psychanalyse, accusé de polluer l'inconscient aryen.

Jung n'est certes pas coupable de l'instrumentalisation de ses théories par les nazis... Mais il ne s'en est jamais indigné et il l'a même cautionnée. Du fait de sa longue histoire, la « race juive » était, pour lui, l'exemple typique d'un groupe humain très éloigné de ses racines. Dès lors, comparant en 1934 la psychologie de cette « race » à celle de la « race aryenne », voici ce que le psychiatre suisse écrivait dans le bulletin de la Société internationale de psychiatrie :

« Abstraction faite de certains individus créateurs, le Juif moyen est déjà bien trop conscient et différencié pour receler les tensions d'un avenir encore non conçu. L'inconscient aryen a un potentiel plus élevé que l'inconscient juif, tel est l'avantage et le désavantage d'une jeunesse qui n'est pas encore complètement étrangère à la barbarie.(...) Freud ne connaissait pas l'âme allemande, il la connaissait aussi peu que tous ses officiants germaniques. Le grandiose phénomène du national-socialisme, que le monde entier contemple les yeux étonnés, les a-t-il édifiés? Où se trouvaient cette énergie et ces tensions inouïes lorsque le national-socialisme n'existait pas encore? Elles étaient cachées dans les profondeurs de l'âme germanique ». [13]

DE L'ÉCOFÉMINISME À L'ÉLOGE DES « NOUVEAUX GUERRIERS »

Curieusement, il semble que Servigne, Stevens et Chapelle soient arrivés à Jung notamment en lisant certaines auteurs écoféministes. Je dis bien « certaines auteures », car, logiques avec la naturalisation des rapports sociaux qui est un de leurs traits caractéristiques (j'y reviendrai en conclusion), les collapsologues semblent s'être limités à cette variété d'écoféministes qui essentialisent les différences entre hommes et femmes dans la relation à « la nature ». S'ils avaient embrayé aussi des auteures qui

expliquent ces différences par le rôle social que le patriarcat impose aux femmes, et non par la « nature » des femmes, ils auraient peut-être évité le dérapage dont nous allons parler maintenant. Hélas, ils ne l'ont pas fait. Du coup, le cocktail des théories jungiennes et des conceptions essentialistes les entraîne aux antipodes du féminisme – et des luttes d'émancipation en général. C'est ce que nous allons voir à présent.

D'emblée, le lecteur est frappé par une contradiction: Servigne, Stevens et Chapelle découvrent l'écoféminisme... mais *Une autre fin du monde* n'évoque ni la lutte des femmes pour leur émancipation, ni la nécessité d'un mouvement autonome des femmes, ni la place centrale de ce mouvement dans les combats contre la destruction environnementale et sociale. Les auteurs préfèrent développer l'idée que les « archétypes féminin et masculin » sont « des polarités qui ne s'opposent pas ». Estimant que « les hommes souffrent aussi de la blessure secrète du patriarcat », ils plaident pour la « réconciliation hommes-femmes » et nous invitent à pratiquer à cet effet des « rituels initiatiques ».

C'est là que la « collapsosophie » dérape pour plonger dans la régression archaïque, non seulement en paroles, mais en actes. Question rituels, les auteurs recommandent en effet leurs bonnes adresses : aux lecteurs mâles, ils conseillent de suivre, comme ils l'ont fait eux-mêmes, les week-ends d'initiation du « nouveau guerrier » (*New Warrior Training Adventure*) organisés par le *ManKind Project*, dont ils chantent les louanges.

Ce *ManKind Project* est un *business* mis sur pied par trois étasuniens à l'initiative d'un certain Bill Kauth. Pour celui-ci, psychothérapeute jungien, il s'agissait de répondre à la vague féministe des années quatre-vingts. Impressionné par le potentiel émancipateur des groupements féministes, Kauth décida de mettre sur pieds des groupes non mixtes censés permettre aux hommes aussi de se libérer, en retrouvant leurs racines profondes et leur âme de mâles « adultes et sains ». Bref, en assumant leur archétype masculin.^[14]

DES « EXCUSES AUX FEMMES » AU MASCULINISME

Selon Jung et ses adeptes, le patriarcat serait apparu il y a 5000 ans environ. Avant cette date, les sociétés humaines auraient été matriarcales. Bien qu'ils se piquent d'exhaustivité scientifique, les « collapsologues » se rangent

GIEC, et tous ces autres apprentis commandants de bord parmi lesquels nous comptons les collapsologues. Nous leur disons ceci : bien sûr, jusqu'à preuve du contraire, nous ne pouvons compter que sur une planète, affectée comme elle l'est dans ses processus bio-géo-physiques. Nous n'en n'avons pas de rechange à proposer. Bien sûr, ces processus sont totaux et concernent la planète dans son entièreté. La civilisation thermo-industrielle se répand sur tous les continents et ne laisse personne indemne. Et pourtant, ce que vous décrivez n'absorbe pas l'entièreté de la réalité, ses recoins, ses poches d'altérité, ses nombreux trafics intercontinentaux, ses événements improbables et ses décrochages joyeux. La lumière que vous jetez sur le monde est nécessaire, la situation que vous décrivez est catastrophique mais ce n'est pas tout. L'environnement physique est tout un monde, mais ce n'est qu'un monde. Le capitalisme est total mais l'économie et les formes de vie sont « patchy »¹⁴. Il s'agit à chaque fois d'assemblages cousus de totalités partielles.

On nous reprochera de faire œuvre de raffinement épistémologique. Que les mondes soient multiples, achevétrés, complexes, tout ce beau verbiage n'est bon que pour les anthropologues. On ne lutte pas contre un éléphant avec de la porcelaine. C'est pourtant tout ce dont nous disposons, de la porcelaine, et encore, en fragments épars, en bouts, réseaux et totalités fragiles (le réchauffement climatique le montre bien !). Nous n'avons pour nous ni de beau vase tout enrubanné, ni la cohésion sans faille d'un système prêt à illuminer nos impuissances. Les mondes sont en prise avec différents peuples et différents devenir. Il nous faut apprendre à hériter et à cultiver les précédents, les innombrables précédents, des milieux qui se sont retissés, malgré tout, qui ont émergé, coûte que coûte, et qui sont demeurés vivaces alors que tout conspirait à les démolir. « Contre le probable, nous devons faire le pari du possible¹⁵ ». Les mondes sont en morceaux. Ils agonisent sous les récits hégémoniques qui continuent de les pulvériser. Les dégâts qui leur ont été occasionnés sont sévères et, pour certains, irréversibles. Souvent, il ne reste plus que des fragments mais de ces fragments nous pouvons nous saisir¹⁶ ; de là, nous pouvons déployer à nouveau des puissances désirantes et des modes d'action, des expérimentations, pour rendre le présent moins suffocant.

Une femme californienne renvoie les liquidateurs d'histoires à leurs copies : « *The game is NOT over. Thank you very much*¹⁷ ». L'histoire n'est pas en

susceptible de se parer des vertus supposées du catastrophisme éclairé¹⁰, à savoir : annoncer le pire pour le conjurer. La catastrophe n'a de sens qu'à être *conjurable*, saisie dans un récit où l'on puisse lui trouver des prises, qui ne soit pas clos sur lui-même et dépourvu d'aspérités. Faute de quoi, on perd les pédales, on glisse, on dérape, on patine en essayant désespérément de remonter le long de la courbe de toutes ces asymptotes, qui sont le motif de l'anthropocène. La conséquence pratique, c'est un sentiment d'accablablement tenace qui conduit tout droit, à l'avenant, au cynisme, au nihilisme ou à l'aquibonisme ; soit le revers exact de l'extension généralisée de l'innocence volontariste. On a déjà rêvé plus désirable comme perspective.

MONDES MULTIPLES

Pour conjurer ce qui précède, il convient donc de faire éclater cette idée que « *tout* peut s'effondrer », dans toute sa brusquerie et dans toute sa soudaineté. Il n'y a pas de « tout ». Il n'y a, au mieux, que de rares totalités partielles, et des constellations de fragments¹¹. Il y a ce qui fait monde pour l'Amérindien, le Népalais ou le Belge, pour l'iguane ou l'abeille, pour le cyprès ou l'orchidée, pour la chienne ou le séquoia, pour le réseau ferroviaire ou les sentiers. Le monde qui s'effondre sous la forme des berges d'une rivière en Alaska n'est pas le monde qui s'effondre en Belgique lorsque les stations essence risquent la pénurie ; tous deux importent (comme nous le montrent les gliets jaunes). L'écologie, celle à laquelle nous tenons, est ce champ de pensée et d'action qui pose le primat de la diversité, sous toutes ses formes, sur la simplification¹². Cette exigence vaut aussi pour les collapsologues. Il est possible de se mettre à discuter et à négocier avec eux s'ils et elles acceptent de reconnaître la partialité de *leur* perspective, de *leur* monde. La totalité bio-géo-physique des collapsologues, celle qui a permis de découvrir le réchauffement climatique, celle qui a mené à tirer la sonnette d'alarme et à signaler la finitude de la planète, aussi fondamentale et importante soit-elle, ne suffit pas à épuiser le monde et à en détenir la vérité dernière. Prétendre le contraire, c'est jouer le « God's trick¹³ », forcer un point de vue de nulle part sur une infinie diversité de situations et de mondes.

Un tel récit total nous condamne, toujours et encore, à remettre les destinées collectives entre les mains des grands pilotes du circuit, ces organes qui ont toujours considéré le système-Terre unifié qu'il s'agissait de téléguider, qui nous donnent à voir le vaisseau Terre depuis un hublot : le Club de Rome, le

derrière cette hypothèse sans sourcilier, sans même signaler sa contestation par la plupart des spécialistes de la préhistoire... Du coup, ils se retrouvent au coude à coude avec Kauth, qui ne rate pas une occasion de « s'excuser auprès des femmes pour les cinq millénaires de domination qu'elles ont subis ».

L'entrée dans le *Mankind Project* commence par un week-end initiatique – payant – dont les aspirants « nouveaux guerriers » s'engagent par écrit à ne pas divulguer le contenu secret. Un coin du voile a toutefois été levé par des journalistes infiltrés: ils décrivent un événement très encadré, au cours duquel les participants, coupés du monde extérieur, manquant de sommeil et de nourriture, sont soumis à diverses épreuves physiques et émotionnelles rudes, visant à les « confronter à leur dépendance aux femmes » en descendant au plus profond de leur âme pour « entrer dans le royaume de la masculinité. » [15]

Jung s'intéressait à « l'âme germanique », son disciple Kauth s'intéresse à « l'âme masculine ». Il explique :

« Je distingue l'esprit – ce qui monte, la quête de la lumière, la réponse juste, la perfection et la vérité cosmique – de l'âme – ce qui descend dans le mystère, le non-savoir, la confusion, l'obscurité, le matériel ». Selon lui, « notre culture nous noie dans l'esprit et nous sommes désespérément en manque d'âme. » Le parcours du nouveau guerrier a du succès, dit-il, car il travaille à 95% sur l'âme. « C'est ce dont les hommes ont besoin pour se sentir complets et équilibrés. » [16]

Comme on le voit, l'inconscient collectif masculin remplace l'inconscient collectif racial, mais la logique est identique. Le lien entre les week-ends d'initiation et les théories jungiennes sur le patriarcat ? C'est très simple: on transformera les hommes en les amenant à retrouver les racines de leurs ancêtres préhistoriques, ces guerriers sains, droits et courageux d'avant le patriarcat. D'où la dénomination « nouveaux guerriers »... Entre autres rituels, les participants dansent donc nus la nuit dans la forêt, autour d'un grand feu, au son des tambours. Au terme du week-end, ils sont censés être apaisés et sereins, débarrassés de leur culpabilité. Conscients de leur « magnificence d'hommes », ils « retrouvent le chemin d'un masculin sacré » [17]...

Il faut être naïf ou de mauvaise foi pour croire aux vertus féministes et émancipatrices de telles simagrées. Que les hommes soient déstabilisés par le féminisme, c'est une évidence, puisque nous vivons dans une société dominée par les hommes. A l'instar des *boys clubs* qui reviennent à la mode, les groupes mâles non-mixtes sont donc toujours, par définition, des groupes de dominants. (Le fait que certains hommes souffriraient du « syndrome masculin dépressif » mentionné par Servigne et ses amis n'y change rien.) Les « excuses aux femmes pour les 5000 ans de patriarcat » sont un écran de fumée: le *ManKind Project* est une branche du mouvement masculiniste. Sa spécificité a été bien saisie dans un article anonyme, publié sur le site *Rebelyon*, et consacré au danger de cette mouvance :

« Les 'nouveaux guerriers' effectuent une transformation de la domination masculine, rejetant certains aspects de la masculinité pour en valoriser d'autres – sans prendre en compte le fait que la masculinité elle-même est une position de pouvoir ». [18]

« Aucun arbre ne peut pousser jusqu'au paradis sans que ses racines n'atteignent l'enfer » : cette citation de Jung est mise en exergue, bien en vue, de la troisième partie de *Une autre fin du monde*. Tout personne informée des controverses entourant la personne du psychiatre suisse est en mesure d'imaginer la manière dont les nazis ont pu interpréter cette phrase : l'arbre est le Reich de mille ans promis par Hitler, l'enfer s'appelle Auschwitz. Et le masculiniste Bill Kauth, dans quel enfer pense-t-il que les nouveaux guerriers doivent s'enraciner pour s'élever jusqu'au paradis de la « magnificence masculine » ? Nul ne le sait. N'empêche: il est pour le moins étonnant que la descente de Servigne et ses amis « dans le mystère, le non-savoir, la confusion et l'obscurité » de l'irrationnel jungien à la sauce masculiniste soit (à ma connaissance) passée inaperçue des critiques... [19]

NI RIRE NI PLEURER, COMPRENDRE

Ayant été un des premiers, dans le monde francophone, à démasquer la pseudo-science misanthropique et raciste de Jared Diamond dans *L'Effondrement*^[20], l'auteur de ces lignes s'est intéressé très tôt aux « collapsologues », dont la filiation avec Diamond est évidente. Mais il s'est efforcé de mener avec eux un débat rigoureux, ouvert, sans caricature, en insistant principalement sur le danger du fatalisme^[21]. La raison de cette attitude? Ecosocialistes et collapsologues partagent jusqu'à un certain point

cours ordinaire de la catastrophe, une lente infusion, un délitement graduel de ce qui fait milieu, à un moment donné, pour des êtres densément reliés les uns aux autres.

De nouveau, ceci n'est pas sans conséquence politique. Penser la rupture plutôt que les continuités est, aujourd'hui, le plus mauvais service que l'on puisse rendre aux gens et aux collectifs en lutte contre les ravages environnementaux, dans les diverses ZAD comme dans les maisons de quartier, dans les lieux de contre-expertise comme dans les centres de soins, dans les friches industrielles comme dans les espaces dévastés de la catastrophe chimique ou nucléaire⁸. L'enjeu premier de tels gens et collectifs est celui de la consistance, de machiner du temps long et de la continuité, alors même que tout concourt à démolir les agencements fragiles, forcément fragiles et précaires, dont ils dépendent. Surgi de nulle part, le sujet neutre qui tout à coup se voit sommé de sortir de sa léthargie et de sa passivité pour se transformer en héros exalté des changements à venir, celui-là insulte par sa simple existence tout ce travail de tissage de continuités dans les ruptures en cours.

Nombreux sont ceux et celles qui s'attachent, depuis des années, à suivre le patient, délicat, laborieux travail de sédimentation que doivent sans cesse produire les collectifs en lutte et tous les gens en quête de dignité, sous peine de disparaître. Leur programme de recherche se dépile sous la question, obsédante et entêtée, de comment ne pas succomber et comment créer une différence, fut-elle minime, pour autant qu'elle tienne et déroute le cours probable mais non déterminé des choses. Aller signifier à tous ceux-là qu'un effondrement brutal leur pend au nez, une fois encore, c'est participer aux multiples attaques sur la densité des liens que de telles résistances au cours probable des choses rendent nécessaires. Même dans un contexte aussi cataclysmique que celui de Fukushima, ceux et celles qui s'attellent à prendre soin des terres irradiées, à y rester, montrent l'importance de nourrir des récits, de retracer des expériences et des tentatives politiques, plutôt que d'assener une fois pour toute la vérité de la catastrophe, la redoublant, en quelque sorte, sur sa couture épistémique⁹.

Alors, faudrait-il renoncer à parler de catastrophe ? Oui et non. La réponse est pragmatique et se jauge aux effets que crée l'énoncé. Tout est dans la manière. En tout cas, une chose est sûre : une perspective linéaire, mécanique et brutale dans l'événement qu'elle annonce, n'est pas

dépourvues de pensées, de convictions et d'histoire. Nous revoilâ partis pour un tour avec les missionnaires ou les bergers du peuple. Car la plateforme s'occupe de savoir ce qui est bon pour nous : à chacun.e, dans son coin, d'apporter sa contribution. L'organigramme tient lieu de maxime d'action.

C'est compter sans la prolifération des mondes. Les causes, même environnementalistes, ne sont pas communes a priori, les enjeux politiques non plus, les pensées de chacun.e encore moins. Qu'il puisse y avoir un accord politique entre ces luttes et actions, une visée commune, c'est possible et c'est même souhaitable, mais cela doit être construit, pas présupposé dans un grand élan volontariste. Il ne peut y avoir de consensus préalable, sinon à réduire la prolifération des mondes vécus et de leurs effondrements partiels, à des slogans aussi creux que « sauver la Planète ! »⁶

L'ORDINAIRE PERSISTANT

Au fond, le récit de l'effondrement nous dérobe nos devenirs collectifs. Il se veut d'abord et avant tout être une pensée de la rupture, plutôt que des continuités. Il va s'agir de filer droit, tout droit. En empruntant le registre lexical de la linéarité temporelle — grande accélération, pics, seuils, effondrements — les collapsologues nous enfoncent dans le bas du dos, quelque part entre les reins, une flèche du temps qui nous force à avancer sans plus se retourner (en cela, ils recyclent de vieilles eschatologies marxistes), sans plus se précoccuper du présent épais ni du passé dont nous héritons.

L'ordinaire des désastres passés, présents et à venir, passe à la trappe. Comment hériter des sols détruits par la révolution industrielle ? On n'a pas le premier élément de réponse convaincante, mais ces sols sont là. À supposer même qu'on arrête tout activité extractive séance tenante et qu'on cesse de brûler la moindre goutte de pétrole, les effets du désastre sont engagés, produisent et continueront de produire leurs effets à des échelles de temps qui nous dépassent totalement — et qui dépassent même, sans doute, la perspective d'un effondrement brutal, du-se-t-il se produire. Une catastrophe aussi dramatique que l'expansion de l'Europe coloniale ne cesse d'être lue et relue, dans ses causes comme dans ses conséquences, et se transforme ainsi au fil du temps⁷. Avant des effondrements brutaux, toujours susceptibles de se produire, nous voyons plutôt quelque chose comme un

un diagnostic commun sur l'extrême gravité de ce qu'on appelle « crise écologique » — qui est bien plus qu'une « crise » et appelle une alternative de civilisation... De plus, Pablo Servigne n'est pas Diamond: il se réclame de la tradition libertaire. Il s'agissait donc aussi de débattre pour rassembler, dans la diversité, les forces anti-productivistes.

Après « Une autre fin du monde », il n'est pas sûr que ce débat ait encore un sens. L'avenir le dira. En attendant, il s'agit de s'interroger — sans rire ni pleurer, à la façon de Spinoza: comment Servigne et ses amis en sont-ils arrivés là? La réponse à cette question est importante, en particulier pour celles et ceux qui ont cru trouver dans la « collapsologie » une expression de la radicalité antisystème indispensable aujourd'hui pour relever le gant de la catastrophe grandissante. En conclusion de cet article, on ébauchera quelques pistes de réflexion.

Aucune fatalité, aucun automatisme ne devait conduire les collapsologues à leur sortie de route actuelle. Il y avait cependant des indices: le refus de prendre position contre Malthus et son *Principe de Population*, le choix de ne pas répercuter les travaux scientifiques qui pulvérisent les sombres élucubrations de Jared Diamond^[22], les accointances avec l'ex-ministre Vert Yves Cochet, sans oublier la tendance à ensevelir le lecteur sous une avalanche de références scientifiques sélectionnées par les auteurs... en fonction, souvent, de leur « intuition effondriste».

S'agissant de l'intuition, justement, la méthode des « collapsologues » mérite d'être mise à plat. Pour alerter sur la gravité de la situation, on peut, comme ils le font, « s'appuyer sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition ». Mais à une condition: que la raison tente d'embrasser à la fois la destruction « anthropique » de l'environnement, d'une part, et la responsabilité précise de la forme sociale historique responsable aujourd'hui de cette destruction, d'autre part. Sans articuler ces deux volets de la réalité, plus on accumule les données relatives à la destruction, plus la question posée au public — « Où votre intuition vous dit-elle que cela nous mène? » — débouche invariablement sur la réponse souhaitée: « Tout va s'effondrer ». Sans conscience sociale, l'intuition est biaisée, le raisonnement est circulaire et on fait de la pseudo-science. C'est le sens de la citation de Bloch en exergue de cet article.

Au-delà de la méthode, le fond du problème est la notion même de « L'effondrement ». Ce super-concept absolu, absorbant tout, cache mal sa

prétention hégémonique. Mais il comporte un piège que deux personnes attentives ont bien mis en évidence.

« La catastrophe, écrivent-elles, n'a de sens qu'à être conjurable, saisie dans un récit où l'on puisse lui trouver des prises, qui ne soit pas clos sur lui-même et dépourvu d'aspérités. Faut de quoi, on perd les pédales, on glisse, on dérape, on patine en essayant désespérément de remonter le long de la courbe de toutes ces asymptotes, qui sont le motif de l'anthropocène. La conséquence pratique, c'est un sentiment d'accablement tenace qui conduit tout droit, à l'avenant, au cynisme, au nihilisme ou à l'aquoibonisme ».

[23]

Dans sa critique de la « collapsologie », Elisabeth Lagasse a pointé pour sa part le rôle de la naturalisation des rapports sociaux dans la formation de ce super-concept :

« Derrière cette idée de l'effondrement réside une vision du monde qui met en avant le système plutôt que les acteurs.rices et les rapports sociaux de pouvoirs. L'effondrement viendrait d'abord des 'limites' d'un système qui ne fonctionne plus, plutôt que d'injustices sociales. Pour prouver cet effondrement, les collapsologues s'en réfèrent généralement à des données quantitatives, issues des sciences naturelles. Ce faisant, ils effectuent un glissement entre les sciences naturelles et les sciences sociales, en étudiant la société comme un 'écosystème', et en déduisant de données 'physiques', un effondrement social. Cette idée qu'il existerait des déterminismes sociaux découlant de lois de la nature porte un nom : le positivisme. Cette épistémologie a été largement critiquée par des courants théoriques qui affirment que la société n'est pas un objet observable depuis l'extérieur, et qu'il n'est donc pas possible d'étudier la société de façon neutre, sans jugements de valeurs. » [24]

Incapables de « trouver des prises » à l'aide de leur propre récit positiviste, les « collapsologues » ont en effet perdu les pédales, glissé, dérapé, patiné. Pour s'en sortir, ils auraient pu s'ouvrir à la critique de la société capitaliste et choisir leur camp social. Mais, sur cette voie-là, Marx est incontournable. Or, les collapsologues n'en veulent pas, c'est une autre de leurs caractéristiques. Ils se sont donc agrippés à Jung et à ses archétypes. Paradoxalement, cette porte de sortie irrationnelle était compatible avec leur prétention scientifique à l'hyper-rationalité. Seulement, voilà: elle mène tout droit aux ténèbres. On n'insinuera pas que celles et ceux qui se réclament du psychiatre suisse tombent inévitablement à l'extrême-droite, ce serait stupide. Mais il s'agit de

encore, des proches s'interrogent sur le fait d'avoir fait, ou de vouloir faire, des enfants ; et que dire de militants qui sortent dépités, démoralisés, d'un auditoire où la mauvaise nouvelle d'un effondrement total leur a été communiqué... Par-delà la diversité des réactions singulières, se rejoue à chaque fois la scène d'une intimité individuelle face au grand tout de l'effondrement. Les solutions : le développement personnel et le combat pour la Planète.

L'action politique devient alors affaire d'embrigadement. Il s'agit de manifester sa volonté d'agir (après avoir traversé les stades du deuil bien sûr), si pas contre l'effondrement (qui est plus ou moins inéluctable), en tout cas pour « une survie la moins barbare possible » ou « une autre fin du monde » (sic). Si suffisamment de gens changent leur comportement et posent des gestes responsables, il doit être possible de renverser la tendance globale. Ce volontarisme niais trouve son expression sur des plateformes internet dérivées de la matrice collapsologique, comme *ilestencoretemps.fr* ou *onestpret.fr*. Ces plateformes sont calquées sur le modèle du *crowdsourcing*, appliqué, cette fois, à la lutte politique. De ce fait, elles créent une équivalence entre toutes les formes de luttes et les réduisent, chacune, au simple rang de rouage à alimenter la Cause Suprême. Sur l'un de ces sites, on ne s'en cache pas : « On vous aide à trouver votre place », proclame l'entête, avant de présenter le menu déroulant des engagements possibles.

À lutter ainsi, le risque d'essoufflement est grand. Le passé nous apprend que les luttes tiennent, persistent, parce qu'elles sont riches de peuples et d'histoires, parce qu'elles ont su se créer une consistance propre. A l'opposé, sur les nouvelles plateformes, des luttes radicales, situées, tenaces, comme celle contre la mine à ciel ouvert de Hambach, *Ende Gelände*, sont ravalées au même rang qu'acheter des légumes bio ou couper l'eau quand on se brosse les dents. Les généalogies de luttes, leurs différends, les énergies forcément minoritaires qui y circulent, tout cela se trouve capté au service de la grande agrégation des causes.

On nous rétorquera que « c'est déjà ça de pris » et que « ça ne peut pas faire de mal ». Sauf qu'il y a encore un prix à payer. Ce prix est celui de la présence d'un arbitre supérieur, un référent moral absolu, qui infantilise les luttes comme les individus. Le grand plan d'équivalence n'est possible qu'à la condition de s'adresser à des citoyens saisis dans l'impuissance de leurs routines néfastes, aux affects à la dérive. Autant de pages blanches

Bretagne, se sont faits mettre en pièce par le gouvernement Thatcher et sa garde montée, signant le début de la fin du syndicalisme ouvrier⁴. Que somme le clairon de la chasse aux chômeurs et ce sont des modes de vie précaires qui se voient laminés. Ce sont toujours des effondrements de mondes. Preuve s'il en est qu'on est toujours « l'effondré » de quelqu'un d'autre. Le grand effondrement mondial est un récit sans peuple. Il dresse le spectre d'un sujet politique, les humains, ou, du moins, « une bonne partie » d'entre eux, qui n'a aucune consistance. Il n'ouvre aucun devenir si ce n'est celui du *monitoring*.

INFANTILISATIONS

On aura compris que la vérité systémique est d'une puissance redoutable : la puissance de la conversion. Difficile de rester indifférent à une thèse aussi forte. Il appartient à tout un chacun de ressentir comment la thèse de l'effondrement fait vérité dans sa propre expérience. Mais la mécanique de la conversion ne s'arrête pas là. Les auteurs veulent toucher nos « estomacs », absorber les réactions émotives que leur récit convoque. En se calquant sur les théories du deuil, ils prétendent détenir les clés de nos vérités émotionnelles. Tour à tour, nous ressentirons de la colère, de la tristesse, de la résignation, et peut-être, si tout va bien, peu à peu, une envie d'agir à nouveau mais cette fois-ci sur de nouvelles bases (entendez : collapsologiques). Il faudra passer par toutes ces étapes sous peine de nous voir accusés de « déni ». Ce genre de deuils contraints revient à une double peine, forçant en quelque sorte à tuer une seconde fois ce que nous avions perdu. En procédant ainsi, les auteurs nous demandent de lâcher ce qui, dans ce monde-ci, respire encore, ce qui y fait sens, sous prétexte de devoir en faire le deuil⁵.

« Le sujet de l'effondrement est un sujet toxique qui vous atteint au plus profond de votre être. C'est un énorme choc qui dézingue les rêves ». Vous avez dit toxique ? On ne pourrait dire mieux. La collapsologie fabrique des êtres nus, arrachés à ce qui les tient et à ce qui leur importe. Elle met en œuvre une opération d'infantilisation affective qui, seule, lui permet de créer les citoyens ignorants et désarmés dont elle a besoin. L'électrochoc porte tout autour de nous et il est une des raisons pour lesquelles nous avons voulu écrire cet article. Ici, c'est une collègue qui en ressort profondément affectée et plombe l'ambiance au bureau ; là, c'est un ami qui se préoccupe désormais d'assurer sa survie après que l'effondrement sera survenu ; là

constater et de mettre en garde ; pour Jung, le futur de l'humanité réside dans sa préhistoire. Comme elle est basée sur le mythe de l'inconscient collectif, cette pensée acquiert quasi immédiatement une dimension politique (beaucoup plus que celle de Freud)^[25]. Or, cette politique est régressive, réactionnaire au sens littéral du terme. Quand on y met le doigt, le corps tout entier risque d'y passer.

EN GUISE DE CONCLUSION

Parler aux arbres et danser autour d'un feu dans la forêt est enrichissant mais la remarquable vision du monde qui est celle des peuples indigènes^[26] est une source d'inspiration, pas un produit d'exportation. Il est impossible de la copier pour la coller comme un sparadrap sur « l'extrême déclinement » que constituait (dans les termes de Marx) l'arrachement capitaliste de la population des campagnes à la terre nourricière, ce moment historique majeur de la séparation entre l'humanité et le reste de la nature. A l'échelle de la société, la conscience d'une connexion avec l'ensemble du vivant doit être réinventée, reconstruite à partir des mouvements sociaux. Aucun raccourci ne permet de faire l'économie du travail ardu de convergence des luttes des exploités.e.s et des opprimés.e.s autour d'un projet de société assurant à tous et toutes une vie bonne par la satisfaction des besoins humains réels, démocratiquement déterminés dans le respect des écosystèmes.

« Assurant à toutes et tous » : ces petits mots sont ici décisifs. En effet, *Une autre fin du monde* se termine sur cette phrase : « Il n'y a rien d'incompatible à vivre une apocalypse et un 'happy collapse' ». Mais, nulle part dans leur trilogie, les auteurs n'ont répondu à la question clé de l'impact de cette « apocalypse » sur la population mondiale, sur les pauvres, en particulier les pauvres dans les pays pauvres... Ils connaissent pourtant le problème. Leur bon ami Yves Cochet prophétise que « l'effondrement » de la « société thermo-industrielle » entraînera inévitablement la disparition de la moitié du genre humain durant les années trente de ce siècle^[27]. « Happy collapse » ?!

NOTES

[1] Voir à ce sujet les articles publiés par *Contretemps* :

<https://www.contretemps.eu/effondrement-ou-autre-futur-entretien-avec-pablo-servigne/> ;

<https://www.contretemps.eu/effondrement-societes-humaines-tanuro/> ;

<https://www.contretemps.eu/effondrement-mondes-possibles/>

[2] Pierre Kropotkine, *L'Entraide, un facteur de l'évolution*, Paris, éditions du Sextant, 2010. Bernard Naccache, *Marx critique de Darwin*, VRIN, 1980.

[3] Pablo Servigne, interview à *Moins!* – Journal romand d'écologie politique, mars 2018.

[4] Ernst Bloch, *Le principe espérance*, Bibliothèque de philosophie, Gallimard 1976.

[5] Naomi Klein, *This Changes Everything. Capitalism vs the Climate*, Simon & Schuster, 2014

[6] Bruno Latour, *Où atterrir? Comment s'orienter en politique*, la Découverte, Paris, 2017

[7] On y trouve tout à la fois Frédéric Laloux (spécialiste en vogue de la réorganisation du management capitaliste), Paul Hawken (technocrate champion du capitalisme vert), Isabelle Stengers (philosophe anticapitaliste de tendance constructiviste), Arne Naess (fondateur du courant de « l'écologie profonde »), Sylvia Federici (théoricienne féministe du lien entre capitalisme, patriarcat et destruction de la nature), Yuval Noah Harari (historien végétarien qui considère l'invention de l'agriculture comme la plus grande catastrophe de l'histoire), Joanna Macy (écophilosophe bouddhiste) et beaucoup, beaucoup d'autres, de divers plumages.

[8] Le philosophe italien d'extrême-droite Julius Evola, le raciste français Arthur de Gobineau et l'idéologue nazi Alfred Rosenberg.

[9] Daniel Dubuisson, *Impostures et pseudoscience, l'œuvre de Mircea Eliade*, Presses universitaires du Septentrion, 2005.

[10] Notamment à travers son ouvrage *Demain la décroissance! Penser l'écologie jusqu'au bout*.

[11] En tant que président de la Société internationale de psychothérapie mise sur pied par le régime hitlérien, Jung collabora étroitement avec le président

que le constat des inégalités environnementales qui existent entre classes et groupes « racisés ». Bref, on pourrait poursuivre indéfiniment la liste de ce qui fait défaut à la collapsologie, on n'aurait pas fini de l'alimenter. La machine intégrative tourne et continuera à tourner à pleine régime.

On ne devrait pas s'en étonner. Les compagnons de pensée des collapsologues sont le GIEC et le Club de Rome, soit des organes gouvernementaux qui ont été mis sur pied, d'initiative publique ou privée, pour fabriquer des *réécits sans peuples* et *sans devenir particuliers*. Projections, modèles, courbes, camemberts ; ces organes-là ont pour seule ambition de traquer et prolonger les tendances en cours et de le faire en vue d'un meilleur pilotage, par les gouvernements, du vaisseau Planète-Terre enfin unifié. C'est une entreprise de monitoring bio-géo-physique. Si, pour ces organes, il ne faudrait rien nier des complexités (entendez : boucles de rétroaction, interdépendances multifactorielles et seuils d'emballlement), il faudrait pouvoir gouverner en dépit de cette complexité. Nous voyons là une forme de *revival cybernétique*, le pendant *moralement vertueux* de la géo-ingénierie. Pour le dire autrement, poussé dans le dos par la question du réchauffement climatique, le récit de l'effondrement pousse l'écologie à redevenir l'art du pilotage des systèmes complexes subsumés en un grand Système-Terre.

Or, l'effondrement n'a pas le monopole du désastre. Il ne peut le prétendre que parce qu'il s'est créé de toutes pièces un public générique, désincarné et neutre, qui prend la forme des candidats habitants du Système-Terre ou des citoyens impuissants de la civilisation en déclin. Le récit de l'effondrement crée ainsi un nouveau spectre. Il transforme ses lecteurs et lectrices¹, ceux et celles qui y adhèrent, en des gens dont le monde tient encore à peu près, vaille que vaille, et qui jouissent d'un certain niveau de confort, bref, en des gens qui ont *quelque chose à perdre*. Mais sommes-nous réellement ces êtres désincarnés, désœuvrés et si superficiellement attachés ?

Quid des peuples, ici et ailleurs, présents et passés, qui ont quasi tout perdu ? Combien ont déjà vu leurs mondes s'effondrer² ? Vous voulez savoir ce que ça fait quand un monde s'arrête brutalement ? Allez donc le demander aux Sioux de Standing Rock ou aux Krenak de la vallée du Rio Doce (et voyez comment ils réagiront à l'indécence de la question). Plus près de nous, aux alentours d'Anvers, les managers de l'environnement ravagent des modes de vie densément peuplés³. Des mineurs de charbon, en Grande-

épuisements des ressources (pics pétroliers, autres pics, « pic de tout »...). Tous ces problèmes convergent en un état des lieux accablant. Les pièces à verser au dossier du désastre en cours, forment peu à peu, chapitre après chapitre, un récit unifié, dont la révélation ultime nous guette d'un jour à l'autre, puisque c'est la civilisation thermo-industrielle dans son entièreté qui fonce à toute allure sur l'autoroute de la grande accélération. Personne ni rien n'y échappera.

La situation dans laquelle se trouve alors plongé la lectrice, le lecteur, est pour le moins paradoxale. Car la plupart des éléments factuels mobilisés – fragilité des biotopes, fonte des banquises, perturbations des saisons – nous les connaissons par cœur et, singulièrement, depuis cet été caniculaire et desséché dont tout un chacun a fait l'expérience. L'appréhension du désastre est notre présent. Mais alors quel est exactement l'objet de la vérité révélée par le livre ? Pourquoi vouloir illuminer nos consciences si nous sommes parfaitement au courant des désastres en cours ? C'est qu'il faut adhérer au récit d'un effondrement du « tout », et c'est avec ce « tout » que commence notre problème.

UN RÉCIT HÉGÉMONIQUE

Notre problème est celui des prétentions hégémoniques du récit de l'effondrement. Ce grand récit fonctionne comme une machine à agréger tout élément, quel qu'il soit, susceptible de le renforcer, mais également d'absorber chaque élément capable de le mettre à mal. Il est une hydre aux mille têtes et aux innombrables ramifications. La structure même de l'ouvrage le dit, qui entend intégrer les différents registres disciplinaires des sciences humaines (démographie, sociologie, psychologie et sciences politiques), tout en les subordonnant aux sciences bio-géo-physiques, ainsi qu'aux modèles informatiques et systémiques sur lesquels s'appuient l'hypothèse de l'effondrement.

Certes, les auteurs admettent que le récit de l'effondrement ne dit pas tout. Il lui manque bien des dimensions. Mais justement, il s'agit de « dimensions » qu'il suffit de nommer, de documenter, pour qu'elles s'ajoutent au système extensif. Ainsi, les collapsologues peuvent sans difficulté apparente se proclamer féministes et ajouter un chapitre « genre », intégrant sans vergogne les figures du « masculin » et du « féminin » à leur logiciel. De la même façon, il n'y aurait pas d'obstacle majeur à intégrer la critique des modes de pensée hérités de l'impérialisme et de l'expansion coloniale, ainsi

de la branche allemande, le psychiatre nazi Matthias Goering (cousin d'Herbert Goering). Ce Goering fit notamment un éloge vibrant de *Mein Kampf* lors d'un congrès international, en présence de Jung. Ses textes nauséabonds furent régulièrement publiés dans le journal de la Société internationale, sous la responsabilité de Jung.

[12] Jean-Loïc Le Quellec, *Jung et les archétypes. Un mythe contemporain*, Sciences humaines éditions, 2013.

[13] Cité par Jean-Loïc Le Quellec, op. cit.

[14] Lire par exemple *A Conversation with Bill Kauth*, <https://mankindprojectjournal.org/2010/09/bill-kauth/>, 2010.

[15] Tom Mitchelson, *My (very) weird weekend with the naked woodland warriors who travel to remote England to 'reclaim their masculinity'*, Daily Mail, 13/3/2019. David Le Bailly, *Ca y est j'ai des couilles Laurence, j'ai testé un camp de masculinité*, <https://www.douveljobs.com/societe/4/8/2018>

[16] *A Conversation with Bill Kauth*, op. cit.

[17] Miriam Gablier, *Des hommes authentiques*, <https://www.jinees.com/articles/des-hommes-authentiques/29/6/2015>

[18] *Attention, danger : Masculinisme !* 31/10/2011 <https://rebellwon.info/Attention-danger-Masculinisme>

[19] Pour *Libération*, le livre *Une autre fin du monde* est « l'éloge de l'action rationnelle face au déclin écologique ». Le site de la Radio Télévision Suisse estime qu'il « redonne du courage ». *Le carnet et les instants* (revue des Lettres belges et francophone) « loue les auteurs de parler pour la mise en œuvre des passions joyeuses de Spinoza ». Etc... On n'a pas dû lire le même livre...

[20] Jared Diamond, *Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, 2004, Viking Press. Mes articles sur le sujet: *L'inquietante pensée du mentor écologiste de Nicolas Sarkozy*, *Le Monde Diplomatique*, décembre 2007; le débat sur cet article <https://blog.mondediplo.net/>; *La fausse métaphore de l'île de Pâques*, <http://www.europe-solidaire.org/>; *Questioning Collapse: des historiens et des anthropologues réfutent la thèse de l'écocide*, <https://entreeleslignesentreesmois.blog/>; *La réhabilitation du peuple Rapa Nui, martyr du colonialisme*, <https://www.gaucheantricapitaliste.org/>

[21] Lire Daniel Tanuro, *Pablo Servigne et Raphaël Stevens, ou l'effondrement dans la joie* <http://www.lct-lagauche.org/> et *C'est la lutte qui est à l'ordre du jour, pas la résignation endeuillée*, in *Moins!*, Mars 2018. <http://www.contretemps.eu/>

[22] Citons en particulier deux ouvrages: McAnany Patricia et Norman Yoffee (ed), *Questioning collapse. Human resilience, ecological vulnerability, and the aftermath of empire*, Cambridge University Press, Cambridge, 2010; Terry Hunt and Carl Lipo, *The Statues that walked: Unraveling the mystery of Easter Island*, Free Press, 2011.

[23] François Thorau et Benedikte Zikouni *Contre l'effondrement, agir pour des milieux vivaces* <https://lundi.am/Un-recit-hegemonique>

[24] Elisabeth Lagasse *Contre l'effondrement, pour une pensée radicale des mondes possible*, Contretemps, 18/7/2018

[25] Pour Freud, l'inconscient est le passé refoulé de l'individu, pas celui de la nation, de la race, ou du genre.

[26] On conseillera en particulier l'ouvrage d'Edouard Kohn, *Comment pensent les forêts. Pour une anthropologie au-delà de l'humain*. Zones sensibles éditions

[27] Yves Cochet, *Les trente-trois prochaines années sur Terre*, Tribune libre dans *Libération*, 23/8/2017

CONTRE L'EFFONDREMENT AGIR POUR DES MILIEUX VIVACES

Notre civilisation, voire l'humanité toute entière est sous la menace d'un effondrement. Voilà la thèse soutenue avec vigueur dans le livre de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, comment tout peut s'effondrer : Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations futures, publié en 2015 au Seuil. L'effondrement y est défini comme une situation où, par suite d'une série de chocs écologiques brutaux, s'entraînant en cascade, il devient impossible de satisfaire les besoins des populations en eau, alimentation, énergie, hébergement, soins de santé et mobilité, entre autres. L'effondrement sera donc d'autant plus pénible à vivre, étonnant et disruptif, que la population était privilégiée ou, du moins, avait pris une telle habitude de pouvoir bénéficier de ces services et infrastructures qu'elle ne se posait même plus la question de leur accès. Le livre est donc censé interrompre le train-train quotidien d'un « nous » privilégié à qui il manquerait, visiblement, puisque le train-train continue, une réelle prise de conscience.

Et ça marche. La collapsologie – science interdisciplinaire du collapse (mot anglais qui signifie chute, perte, dégringolade) – et la thèse corollaire de l'effondrement en série font florès, de salles comblées et buzz sur Facebook ou Youtube. Il faut dire que le récit, massif, frappe l'imagination. Il s'appuie sur la littérature scientifique pour donner à voir et à sentir l'environnement dans lequel nous baignons depuis plusieurs décennies : pollutions irréversibles, désordres climatiques, dégringolade de la biodiversité,